

## RECENSIONI

A. CATTANEO (a cura di), *Prete sposati? 30 domande scottanti sul celibato*, con prefazione e un contributo del Cardinale Mauro Piacenza, Elledici, Leumann (Torino) 2011, pp. 144.

DEPUIS les dix-sept tomes de bibliographie sur le célibat (et le bréviaire) publiés à la fin du dix-neuvième siècle par le prélat hongrois Augustinus Roskoványi, le rythme des publications sur le célibat sacerdotal n'a certainement pas ralenti. Il a même connu une certaine accélération dans les années post-conciliaires marquées dans une partie de l'Église catholique par une crise de l'identité presbytérale. Ce rythme, qui cache parfois mal une certaine répétition des mêmes idées mais qui s'accompagne aussi de l'apparition de nouveaux thèmes, rend particulièrement utiles les ouvrages qui font cycliquement le point sur l'état des recherches. Ce fut le cas par exemple dans les années 1970, à un moment de contestation aiguë dans l'Église et notamment de contestation du célibat, de *Sacerdoce et célibat. Études historiques et théologiques*, publié par Joseph Coppens, (Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium, 28) Duculot, Gembloux-Louvain 1971, ou dans les années 1990 de *Solo per amore. Riflessioni sul celibato sacerdotale*, a cura di Crescenzo Sepe e Mauro Piacenza, Paoline, Cinisello Balsamo 1993. Plus récemment, un certain nombre de congrès ont été organisés sur ce thème, dont les actes ont déjà été publiés. C'est le cas notamment de: Vincent Siret (éd.), *Le célibat sacerdotal. Fondements, joies, défis. Colloque à Ars, 24-25-26 janvier 2011*, Parole et Silence, Paris 2011; ou, à notre université de la Sainte-Croix, de: *Il celibato sacerdotale: teologia e vita*, Atti del XIV Convegno della Facoltà di Teologia della Pontificia Università della Santa Croce, Laurent Touze e Marcos Arroyo (ed.), Edusc, Roma 2012.

L'ouvrage ici recensé entre dans cette même catégorie. Il a comme particularité de s'adresser au grand public (p. 7), ce qui ne le rend pas moins intéressant pour des lecteurs se dédiant professionnellement à la théologie: le célibat des clercs est un thème qui retient suffisamment l'attention de l'opinion publique pour que son statut de thème 'apologétique' soit évident. La lecture de ce livre sera aussi utile à ceux qui forment des séminaristes à leur engagement au célibat; ce souci de la formation est aussi souligné par les fonctions d'enseignement des auteurs. Le livre réunit en effet 17 collaborateurs, un psychiatre allemand et 16 prêtres professeurs (tous des dans des instituts universitaires, certains ajoutant à ces charges celle de formateurs dans des séminaires) en Argentine, Autriche, Brésil, Côte d'Ivoire, Inde, Italie et Suisse; ils sont coordonnés par Arturo Cattaneo, professeur à la Faculté de Théologie de Lugano et à la Faculté de Droit Canon Saint Pie X de Venise.

Comme son titre l'indique, l'ouvrage répond d'abord (pp. 13-90) à trente questions habituellement posées quand on évoque le célibat sacerdotal. Ces questions sont regroupées en six thématiques: sur l'histoire (spécialement la différence entre le célibat de la quasi intégralité du clergé catholique et la discipline canonique de certaines Églises orientales qui admettent des prêtres – mais jamais des évêques, qui ont reçu la plénitude du sacerdoce ministériel – mariés); sur la théologie (par exemple pourquoi l'Église défend si farouchement un célibat qui ne relève pourtant pas du dogme); sur l'affectivité du prêtre célibataire (le célibat est-il contre-nature, n'est-il pas la cause de certains scandales récents); sur les modalités précises du discernement et de l'accom-

pagnement de la vocation célibataire au sacerdoce ministériel (avec notamment une question sur le lien entre la vocation presbytérale et le charisme du célibat); sur le célibat dans la vie sacerdotale (ne provoque-t-il pas la solitude du prêtre, ne le sépare-t-il pas indûment de fidèles en général mariés); et finalement, sur le célibat et l'inculturation (d'une part, le célibat et la culture de la mondialisation, celle qu'on retrouve aujourd'hui identiquement véhiculée un peu partout: une question par exemple pour savoir si le célibat favorise un climat ecclésial hostile aux femmes et à la sexualité; d'autre part, le célibat et certaines cultures plus récemment évangélisées: l'Afrique, l'Inde, l'Amérique latine). Chaque réponse est brièvement donnée, en général en deux ou trois pages.

Ces réponses entendent clairement illustrer et défendre le célibat sacerdotal, le présenter comme l'entend le Magistère, c'est-à-dire comme un don de Dieu à son Église. Pour se faire, les auteurs utilisent notamment les recherches les plus récentes sur ces thématiques: c'est le cas par exemple de Stefan Heid sur l'histoire du célibat; de Pablo Gefaell sur la discipline canonique orientale; ou du psychiatre Manfred Lütz sur l'affectivité du célibataire.

Du point de vue théologique, les auteurs insistent adéquatement et à maintes reprises sur une idée fondamentale, c'est-à-dire le lien entre le célibat et la configuration nouvelle au Christ Tête et Époux de l'Église reçue par le ministre lors de son ordination (cfr. par exemple pp. 8-9; 16-19; 37-41). Ce lien se manifeste dans la vie quotidienne du prêtre grâce à la célébration de l'Eucharistie, raison d'être de son ministère. Il a été essentiellement ordonné pour la Messe; selon la géniale synthèse thomasienne, il a deux actions: l'une, principale, consacrer le corps véritable du Christ; et l'autre, secondaire, préparer les autres fidèles à recevoir ce corps (cfr. *In Sent.* iv, d. 24, q. 3, a. 2, q<sup>1a</sup> 3) grâce à sa prédication, à son œuvre de gouvernement, aux autres sacrements et notamment grâce à la pénitence. Il existe donc pour célébrer le sacrement du sacrifice du Rédempteur, de son oblation totale jusqu'à l'offrande de son corps et de son sang sur l'autel de la croix. Cette logique de don ne doit pas rester à l'extérieur du prêtre, parce que Dieu n'entend pas utiliser des instruments passifs mais collaborer avec des fils: c'est spécialement par le célibat que le prêtre fait librement entrer dans sa vie une dimension qui lui rappelle combien son existence doit se conformer à celle du Christ et devenir toujours plus une réalité de service humble et sacrifié de ses frères, pour les emmener vers Dieu le Père (voir notamment pp. 44-46).

Après ces trente questions, le livre offre deux contributions sur le célibat sacerdotal dans le Magistère: une intervention du cardinal Mauro Piacenza sur les enseignements pontificaux de Pie XI à Benoît XVI, enseignements qui manifestent une grande continuité (pp. 91-113); et un bref recueil d'extraits des textes les plus significatifs des deux millénaires magistérielles (pp. 115-131). L'ouvrage termine par une bibliographie essentielle, polyglotte et récente sur les thèmes abordés.

Je terminerais en m'unissant au vœu formé dans son introduction par le cardinal Piacenza: «Non posso che augurarmi che questo libro trovi la più ampia diffusione, contribuendo a rendere il celibato sacerdotale sempre più apprezzato come dono prezioso dello Spirito di Cristo alla sua Chiesa e accolto da giovani che [...] si lascino conquistare da Cristo» (p. 6). Ce vœu est déjà devenu réalité, puisque les traductions publiées sont nombreuses et ont souligné l'opportunité d'un tel livre. Il existe en effet en espagnol: *¿Curas casados?: 30 preguntas candentes sobre el celibato*, Rialp, Madrid 2011; en anglais: *Married Priests?: 30 Burning Questions About Celibacy*, Ignatius Press, San Francisco CA

2012; en allemand: *Verheiratete Priester?*, Bonifatius, Paderborn 2012. Le recenseur, francophone, espère que viendra aussi une traduction au français.

L. TOUZE

P. CHENAUX, *L'ultima eresia. La chiesa cattolica e il comunismo in Europa da Lenin a Giovanni Paolo II (1917-1989)*, Carocci, Roma 2011, pp. 348.

**L'**ULTIMA ERESIA. *La chiesa cattolica e il comunismo in Europa da Lenin a Giovanni Paolo II (1917-1989)*, es la 1ª edición italiana del libro *L'Eglise catholique et le comunisme en Europe (1917-1989)*. De *Lénin à Jean-Paul II*, editado en el 2009. El autor es Philippe Chenaux, profesor ordinario de Historia de la Iglesia moderna y contemporánea de la Pontificia Universidad Lateranense.

El título de la edición italiana responde a la caracterización que adopta el comunismo, que «más allá de la diversidad de sus expresiones concretas, ha tenido la intención de ser una “contra-Iglesia” estructurada sobre el modelo de la Iglesia católica, con su “Vaticano”, su organización, sus dogmas, y sus ritos» (p. 15).

Con este nuevo “partner” tendrá que enfrentarse la Iglesia católica desde la Revolución de Octubre hasta la caída del muro de Berlín. Lo tanteará al inicio, lo desenmascarará en el período de entreguerras, buscará puntos en común durante la Guerra Fría y, no encontrando un modo de conciliación, buscará el diálogo para una convivencia pacífica hasta derrotarlo con sus propias armas.

El libro consta de tres partes que responden a los tres grandes períodos en los que se puede subdividir la historia política y religiosa de la Europa del siglo xx: La “Guerra Civil Europea” entre el nazismo y el comunismo (1917-1945); la Guerra Fría (1945-1958); y los años del deshielo y la distensión (1959-1989). Los temas que abarca el volumen los sintetiza el autor en la Conclusión de la obra: las relaciones diplomáticas entre la Santa Sede y la Unión Soviética (que en sentido estricto no se alcanzan hasta la visita de Gorvachov al Vaticano en diciembre de 1989); la colaboración entre católicos y comunistas; la relación entre el pensamiento cristiano y el marxismo; y el ecumenismo.

Uno de los argumentos que Chenaux desarrolla sobre la actuación de la Santa Sede frente al comunismo es el intento de reiniciar relaciones con la URSS a partir de 1917. Después de la Revolución de Octubre, la Santa Sede advirtió esta posibilidad, con la esperanza de atraer a la Iglesia católica algunas de las iglesias separadas. Rusia rechazó el ofrecimiento, proclamó la separación Iglesia-Estado y comenzó la persecución religiosa. «Después de 1945, la política del Kremlin en los países del Este miró a debilitar la Iglesia católica creando divisiones en su interior y separándola de Roma» (p. 154).

Por otra parte, el autor se rejere a la condena del comunismo. La reacción de la Iglesia ante la persecución y el ascenso de los partidos comunistas en Europa fue su condena (encíclica *Divini Redemptoris*, 19 de marzo de 1937) y la prohibición a los católicos, bajo la amenaza de excomunión, de colaborar con partidos u organizaciones de fe comunista (decreto del Santo Oficio, 1º de julio de 1949). Ante el “peligro” real de que el comunismo se extendiera por toda Europa con el ascenso de los partidos comunistas y la influencia del marxismo entre la intelectualidad católica francesa y en los ambientes obreros, la Santa Sede actuó con firmeza. Apoyó el desarrollo de partidos democráticos de inspiración cristiana y tomó medidas contra tesis (algunas interpretaciones de la obra “*Humanisme intégral?*” de Maritain), apostolados (Misión francesa) y revistas (p.e. “*Terre Nouvelle*” y “*Spet*”) consideradas demasiado conciliadoras con el comunismo.

El autor hace ves la imparcialidad de la Santa Sede en su actuación internacional. A la vez, su actitud no significaba neutralidad moral. A pesar de la afinidad con la política occidental, especialmente con la política iniciada por el presidente norteamericano Truman contra el comunismo (doctrina Truman) y a favor de la reconstrucción de Europa (plan Marshall), la Santa Sede conservó su imparcialidad evitando ligarse a una organización política internacional que actuase contra el bolchevismo y que no tenía «suficientemente en cuenta el factor religioso» (p. 38).

Aún así, Pío XII ha sido visto como un Pontífice firmemente a favor del bloque occidental y enfrentado al bloque comunista. No obstante, dentro de la Curia había posiciones diversas. «Al lado del partido atlantista decididamente hostil a cualquier forma de compromiso con el bloque soviético, existía una corriente más propensa a asumir sobre la escena internacional una postura más neutral. Principal exponente de tal tendencia fue, hasta su alejamiento de la Curia en 1954, el Sustituto de la Secretaría de Estado Juan Bautista Montini» (p. 162).

La actuación cauta en legitimar una posible alianza con el comunismo a favor de intereses comunes es otro de los argumentos del libro. La Santa Sede primero rechazó apoyar el Movimiento por la Paz (comunista) pero después optó por la conciliación, como un modo de evitar que «el comunismo [...] se empadronase de este pensamiento tan conforme al cristianismo» (p. 137).

En el texto se habla también de la búsqueda de una “coexistencia pacífica” entre los dos bloques. La muerte de Stalin (5 de marzo de 1953) indujo a los dirigentes soviéticos a revisar las relaciones de la URSS con Occidente. El enfrentamiento dio paso a un intento de “coexistencia pacífica” a la que la Santa Sede se había adelantado con la Carta a los pueblos de Rusia (7-VII-1952) y la Consagración al Corazón Inmaculado de María de “todos los pueblos de Rusia” (23-VII-1952).

A partir de los años 50 el Vaticano ya no será visto como el siervo del imperialismo americano, sino que pasa a ser un potencial aliado en la búsqueda de la paz y de la distensión entre los dos bloques. Esta leve apertura se verá truncada por la represión soviética en Hungría (1956) que llevó a Pío XII a condenar los objetivos y los métodos del comunismo soviético (radiomensaje de Navidad de 1956).

Otra fase de la relación entre Santa Sede y comunismo es el paso de la condena al diálogo. Juan XXIII ha sido considerado como «el Papa del diálogo con el comunismo y de la apertura al Este» (p. 179). Con él «la política de la firmeza, llena de anatemas contra el comunismo ateo, característica de su antecesor, parecía haber demostrado sus límites. Era necesario “romper el hielo” mostrando a las autoridades soviéticas la buena voluntad de la Iglesia» a favor del diálogo (pp. 187-188). Uno de los primeros signos de esta apertura fue la omisión de una condena explícita del comunismo en el Concilio Vaticano II y la invitación a una representación del Patriarcado de Moscú.

La apertura al diálogo dió inicio a la *Ostpolitik* vaticana. Tras Juan XXIII, fue Pablo VI quien continuó su línea de acción hacia el comunismo con la llamada *Ostpolitik*, que dio lugar a los primeros acuerdos con los países de detrás de la Cortina de hierro. La defensa de la libertad religiosa en esos países fue el precedente a la introducción de este derecho fundamental como VII principio en el Acto Final de la Conferencia de Helsinki (1973-1975).

Finalmente se Frata sobre la caída del comunismo. Juan Pablo II fue el Pontífice que logró dar el “golpe de gracia” al comunismo, para provocar su caída en 1989. La clave del proceso fue Polonia, país al que viajó en 1979, 1983 y 1987. Para él las dos estrategias, la

del diálogo y la de la resistencia no eran incompatibles sino complementarias. Muestra de ello fue la condena de la teología de la liberación en 1984 y 1986 (Instrucciones de la Congregación para la doctrina de la fe). El 9 y 10 noviembre de 1989 se producía la caída del muro de Berlín, y el 1 de diciembre, Michail Gorbachov visitaba a Juan Pablo II en el Vaticano. En la carta que el Papa dirigió al dirigente soviético, se muestra cómo lo que venció la batalla fue el argumento a favor del cual luchaban las dos posiciones, la de la Iglesia y la del comunismo: «Creo, en efecto, que nuestro análisis de la situación coincide sustancialmente en reconocer que los profundos cambios realizados en más de un país europeo – desgraciadamente no siempre de modo pacífico – hayan tenido por protagonista el Hombre, sujeto de derechos y centro del orden jurídico nacional e internacional» (carta de Juan Pablo II a Gorbachov, 2-v-1990) (p. 263).

Chenau recoge otros temas interesantes en esta amplia visión, que para entender a fondo hace necesaria la lectura de otras obras más específicas como las que él mismo señala al final del escrito. Entre éstos cabe destacar: el desarrollo del ecumenismo; la respuesta de la Iglesia a la propuesta de “la mano tendida” por los comunistas en Francia, a partir de 1936; el apoyo de la Iglesia al europeísmo; la interdicción de los sacerdotes obreros; el progresismo cristiano, su inicio y su evolución en los años del postconcilio; las iniciativas cristianas a favor de la paz y del diálogo entre el pensamiento cristiano y el pensamiento marxista, el momento gauchista y la disidencia dentro del comunismo.

Chenau consigue trazar una panorámica de las relaciones entre la Iglesia católica y el comunismo desde Lenin a Juan Pablo II. Sin entrar en profundidad en cada uno de los apartados, que abarcan más de 70 años, el autor logra individuar cuáles son las posiciones de los distintos protagonistas teniendo en cuenta las diversas visiones políticas, filosóficas y teológicas que entran en juego.

«La oposición entre los dos interlocutores se debía a que el comunismo representaba la negación de [...] verdades fundamentales de orden natural como la espiritualidad del alma, la dignidad de la persona humana, la libertad de culto, de asociación, de información y el derecho de propiedad» (p. 195). Como recoge el autor de una alocución de Pablo VI: «La religión del Dios que se ha hecho hombre se ha encontrado con la religión (porque tal es) del hombre que se hace Dios» (7 de diciembre de 1965) (p. 196). Por tanto, el diálogo y la colaboración entre las dos “religiones” sólo fue posible cuando se realizó «de persona a persona, es decir, entre seres puestos en el mismo plano en cuanto a dignidad y responsabilidad» (p. 193).

El texto sale al paso de posibles prejuicios y reservas que podrían tenerse hacia la actuación de la Iglesia en estos complicados años de actividad diplomática. El autor salvaguarda las intenciones y motivaciones de la Iglesia frente a cualquier tipo de politización. Su reacción contra el comunismo, antes que ser política, era moral y religiosa. Su cuidado y solicitud se dirigía principalmente al hombre en cuanto tal, «que, lejos de ser el objeto y un elemento pasivo de la vida social, es en cambio, y debe ser y permanecer, el sujeto, el fundamento y el fin» (Radiomensaje de Pío XII al mundo entero, 24-XII-1944) (p. 118); «su actitud estaba determinada por la tutela y la consideración del *bonum commune*, del bien común y del Estado en los singulares Estados, por una parte, y, por otra, del *bonum commune* de la Iglesia universal, del reino de Dios sobre todo el mundo» (*Osservatore Romano*, 8-XII-1953) (p. 130).

G. EMERY, M. LEVERING (ed.), *The Oxford Handbook of the Trinity*, Oxford University Press, Oxford 2011, pp. 648.

LA presente obra sale a la luz dentro de la colección de los *Oxford Handbooks*. Aunque se presenta como un manual de teología trinitaria, no hay que esperar de él tan sólo una primera aproximación al tema. Como los mismos editores explican en la introducción, el libro pretende ser más bien una presentación completa, sintética y autorizada (de ahí su designación como *handbook*) de lo más significativo de la investigación reciente en teología trinitaria. Como es bien sabido, se trata de un área de la teología que ha gozado de un considerable desarrollo en los últimos siglos aunque, según los editores, no se pueda hablar todavía de una renovación: «It is perhaps more exact to speak of ‘development’ in order to describe the scope and multiplication of recent publications in this domain. This development is still ongoing, and it is probably too early to speak of a ‘maturity’: the enquiry continues to feel its way forward, and has not yet born full fruit. This Handbook bears witness to the *enquiry* that characterizes contemporary Trinitarian thought» (p. 1).

El libro tiene una estructura bastante clásica. La primera parte está dedicada a la Trinidad en la Sagrada Escritura, Antiguo y Nuevo Testamento. Las partes II, III y IV constituyen una exposición de la historia del dogma trinitario que va del testimonio de los Padres, hasta su apropiación y ulteriores desarrollos en las épocas medieval, moderna y contemporánea. En la quinta parte, se hace una presentación sistemática de los principales aspectos del misterio trinitario y de su interconexión con las demás áreas de la teología dogmática. La parte VI explora la vida cristiana – tanto a nivel individual como comunitario – a la luz de esta verdad de fe: liturgia y predicación, arte, moral, experiencia de los santos, oración y política. La obra concluye con una sección dedicada al lugar y a la importancia que este dogma ocupa en el diálogo ecuménico e interreligioso, así como a algunos rasgos trinitarios del presente debate cultural.

El amplio espacio concedido a los capítulos de tipo histórico (cc. 7 al 24) constituye un rasgo original de la estructura de la obra. Emery y Levering hacen notar que se trata de una opción consciente que busca poner de relieve el rol determinante que la tradición dogmática y teológica han jugado y juegan en la definición y progresiva apropiación de este dogma de fe: «What one means by ‘Trinitarian faith’ can hardly be understood outside of the reference to the Councils of Nicea and Constantinople and to their reception: the doctrine of the Trinity is indissociably connected to the Reading of Scripture through the ecclesial and theological traditions, with the result that the development of Trinitarian theology today appears generally as a creative reappropriation of the patristic and medieval sources» (p. 3). Se podría añadir que dicha opción está en sintonía con el interés, característico de los últimos siglos, por la dimensión histórica de la teología. El artículo dedicado a la historia de la iconografía trinitaria constituye otra grata sorpresa del manual.

Los capítulos están escritos por conocidos especialistas pertenecientes, casi exclusivamente, al ámbito académico anglosajón (Gran Bretaña, Estados Unidos y Australia). Sin embargo, la diversidad de afiliaciones intelectuales y confesionales de los mismos es grande. Con ello los editores han intentado reflejar la variedad de enfoques característica de la teología trinitaria contemporánea: «It is necessary [...] to note that contemporary Trinitarian theology is no longer presented under the rubric of a unified doctrine

and language. [...] Trinitarian theology has also been widely freed from its connection to the literary genre of the theological manual, in order to appear in works that bear the marks of their authors and their own intellectual enquiry. This phenomenon, as one would expect, brings today a diversification of points of view, to which this Handbook bears witness in its way. We have sought to offer readers essays that do justice to this diversification of points of view while also offering, in so far as possible, a coherent ensemble» (p. 4).

Sin embargo, el resultado de esta variedad no es una yuxtaposición de datos inconexos. En su conjunto, la obra consigue ser un testimonio orgánico y sereno de la investigación en teología trinitaria en el siglo xx. Por una parte porque, dentro de su pluralidad, se trata de autores que se mueven dentro del ámbito de una misma fe nicena. Son, además, académicos con una trayectoria científica seria y reconocida por lo que los artículos están bien fundamentados y resultan equilibrados, incluso en lo que respecta a la exposición de perspectivas confesionales distintas a la propia. Quizá el único texto que parece no hacer justicia a aspectos centrales de otras tradiciones teológicas es la presentación de Risto Saarinen acerca del uso de la analogía en teología (véase, por ejemplo, su comprensión de algunos puntos del CEC, pp. 414-415; o lo que dice en la p. 418 acerca de la significación impropia de la predicación analógica).

Otro elemento que juega a favor de la organicidad del libro es la conclusión, en la que los editores ofrecen una visión de conjunto crítica acerca de la teología trinitaria contemporánea, a la vez que sugieren líneas concretas para su ulterior desarrollo. No sólo indican las áreas temáticas y metodológicas dominantes, sino que también señalan eventuales carencias (véase, por ejemplo, lo que dicen acerca del reducido espacio que ocupa la consideración metafísica del misterio trinitario, p. 604).

En su mayoría, los capítulos son completos y claros. Las explicaciones no se dispersan en cuestiones accesorias, sino que abordan directamente los puntos esenciales de cada argumento. Además, ofrecen una visión sintética de los problemas que permanecen abiertos a la discusión teológica. Al final de cada capítulo se proporcionan dos elencos bibliográficos (uno de libros recomendados y otro de obras para una ulterior profundización) que resultan muy útiles.

En síntesis: se trata de un buen punto de referencia para quien desee formarse una visión de conjunto acerca de las últimas tendencias metodológicas y temáticas en investigación trinitaria; a la vez que proporciona una buena orientación bibliográfica para quien esté interesado en profundizar los distintos temas.

I. TROCONIS IRIBARREN

G.D. FEE, R.L. HUBBARD JR., *The Eerdmans Companion to the Bible*, Eerdmans, Grand Rapids (MI) - Cambridge (UK) 2011, pp. xvii + 834.

NON si potrebbe chiamare propriamente quest'opera un *Biblical Dictionary*. Se pensiamo ai precedenti *Companions to the Bible*, si vede che sono un po' diversi dal presente libro. Infatti, nelle ultime decadi i *companions* si sono distribuiti in diversi tipi. Nel primo ci sono quelli che avevano la struttura di un dizionario biblico, dove la maggior parte degli argomenti, libri biblici compresi, è coperta dalle diverse voci. È il caso dell'*Oxford Companion* degli anni 90. Un altro tipo segue la linea dei commenti ai libri biblici, come il *NIV Companion*, e infine, un'altra impostazione si impernia attorno a tre grandi periodi storico-culturali: il mondo della Bibbia Ebraica, il mondo del giudaismo nel periodo el-



lenistico-romano e il mondo del cristianesimo primitivo; in ogni periodo si menzionano e spiegano i libri della Bibbia che sono stati composti e il loro contenuto; questo è il caso del *Cambridge Companion*, della fine degli anni 90. In tutti, una parte è dedicata anche ai grandi temi biblici come sono l'ispirazione e il canone, la storia e la geografia del Medio Oriente, i testi e manoscritti biblici. Tali argomenti sono trattati in questo libro, che inizia dalla domanda più elementare: cosa è la Bibbia? I temi sulla Bibbia in inglese e la Bibbia come letteratura chiudono la sezione introduttiva. La caratteristica del *Companion* è allora quella di essere allo stesso tempo divulgativo e profondo: una grande accessibilità allo studio del Libro dei libri, e un buon livello scientifico negli argomenti trattati.

L'Eerdmans *Companion* sottolinea il carattere di descrizione e spiegazione dei diversi libri biblici, e serve da complemento sia al dizionario biblico pubblicato nel 2000 (cfr. rec. in «*Annales theologici*» 15, 343-345) che al commentario biblico, pubblicato nel 2003 (cfr. rec. in «*Annales theologici*» 18, 493-496), e così si dispone di una "trilogia" di strumenti utili per conoscere e approfondire la Sacra Scrittura, nonché per trovare materiale di supporto e di chiarimento.

L'impostazione del *Companion* è suggestiva: oltre alle due grandi divisioni, Antico e Nuovo Testamento, si trova alla fine una terza parte sulla "Bibbia e la Chiesa", presentando la Scrittura come punto di riferimento e nella fede e nella vita del cristiano, nel credere e nell'agire. Ogni sezione è introdotta da una spiegazione sul genere letterario dei libri e delle collezioni. Più che di un'analisi del testo si tratta di una descrizione di ogni libro a "maglie larghe" per ottenere una visione d'insieme e comprenderli meglio. Il risultato non si limita ad informare sul contenuto del libro in questione, perché fissa anche lo sguardo sui costumi, su fenomeni naturali, su parole e frasi significative. Appaiono inoltre nell'opera articoli su temi biblici che chiariscono alcuni argomenti di tipo letterario, storico, culturale.

Nella sezione del Pentateuco ad esempio, il libro della Genesi è corredato da un *excursus* su creazione e scienza moderna, da un altro sui racconti di creazione, da un altro ancora sulla narrazione del diluvio; altri temi toccati nel mettere a fuoco i primi Cinque libri sono il percorso dell'Esodo, sacrifici e offerte, alleanza, legge, purità rituale. Nella sezione dei libri storici si parla dell'entrata nella terra di Canaan e del Dio guerriero (Giosuè), delle donne nell'AT (Rut), di giudici e re in Israele e Giuda (Samuele), del Tempio (Re), di sacerdoti e leviti (Cronache). Nella sezione dedicata ai libri sapienziali e poetici si studiano la musica e gli strumenti, ma anche il fenomeno dei salmi imprecatori, nonché una proposta per interpretare il Cantico dei cantici. Nei libri profetici inoltre si considerano le nazioni, popoli e imperi (Isaia, Malachia).

Nella parte corrispondente al Nuovo Testamento si offre un'informazione addizionale, nella sezione dei Vangeli e Atti, su tentazioni, parabole, miracoli e insegnamenti di Gesù, sull'Ultima cena e sul Mistero pasquale. Si affronta anche il tema della testimonianza storica su Gesù. Nella sezione delle Lettere si tratta su epistolografia antica, pseudoepigrafia, il vangelo di Paolo e il rapporto con Gesù, il culto nel primo cristianesimo, la società ai tempi del Nuovo Testamento. Una sezione speciale è dedicata all'Apocalisse. Nelle due parti – AT e NT – si fa un confronto con le diverse divinità ai tempi di Israele e della Chiesa nascente, fra l'unico Dio degli Ebrei e le divinità pagane.

I collaboratori nelle voci sono una cinquantina, provenienti nella maggior parte dai *colleges* e seminari dell'America del Nord, e una decina gli *Editors*, compresi i due editori generali. Gran parte degli articoli di approfondimento sono firmati da *scholars* ricono-

sciuti internazionalmente: I Howard Marshall, Craig A. Evans, Klyne Snodgrass, Craig L. Blomberg, Ralph P. Martin, per menzionare alcuni. L'opera diventa in questo modo un libro divulgativo di buon livello scientifico. In diverse occasioni i grandi problemi attorno alla Bibbia e alla sua interpretazione, al rapporto con l'archeologia e la storia sono affrontati, anche se non si cerca di rispondere a tutti gli interrogativi: si preferisce presentare lo *status quaestionis*, senza cadere nelle reti dei minimalisti.

Il libro è corredato da un glossario di termini biblici nonché da indici molto utili: personaggi, popoli e nazioni, luoghi della Bibbia, indice di materie. L'ultimo elenco è quello delle citazioni della Bibbia e delle fonti antiche.

Un'ottima presentazione e una dimensione maneggevole fanno di questo libro un'opera di grande utilità, specialmente per chi accede alla Bibbia da altri campi di studio.

B. ESTRADA

L. FANIN (a cura di), *Nova et Vetera. Miscellanea in onore di padre Tiziano Lorenzin*, Messaggero, Padova 2011, pp. 380.

LA presente miscellanea è stata pensata in onore del noto biblista italiano Tiziano Lorenzin ofm nel suo settantesimo compleanno. Si tratta di un giusto riconoscimento per i suoi lunghi anni di studio e di approfondimento del testo biblico nonché come docente di Egesi dell'Antico Testamento; insegnamento svolto principalmente nell'«Istituto Teologico di San Antonio Dottore» (Padova), fin dagli anni settanta, e nella «Facoltà Teologica del Triveneto» dalla sua fondazione nel 2005. Il volume, diviso in due parti secondo la struttura stessa della Bibbia, gira attorno ai temi biblici a cui il padre Lorenzin si dedicò particolarmente, soprattutto il libro dei Salmi; ma vengono trattati molti altri argomenti. Precedono una Premessa di Gianni Cappelletto (ministro provinciale della Provincia Patavina S. Antonio dei Frati minori conventuali), un'introduzione di Luciano Fanin (coordinatore della miscellanea), un profilo bio-bibliografico di Lorenzin e l'elenco delle sue opere.

Nella prima parte gli studi riguardano decisamente temi veterotestamentari. In tutto otto studi, quattro dei quali dedicati alla letteratura salmica: l'ermeneutica della storia nei Sal 105-106 (A. Passaro); la prospettiva esodica insita nel Sal 127,1 e il suo confronto con 1Re 6-7 (M. Priotto); l'invito al pellegrinaggio alla città di Gerusalemme come viene auspicato nel Sal 87 (S. Bazylinski); e la situazione esistenziale del popolo ebraico durante il periodo esilico con le sue riletture religiose secondo il Sal 137 (136). Gli altri quattro studi esaminano invece temi vari: la riforma di Giosia con particolare attenzione al santuario di Betel, uno dei più celebri santuari dell'antico Israele (F. Cocco), il tema della teodicea all'interno del Libro dei Dodici (S. Scaiola), la preghiera d'intercessione nell'Antico Testamento (M. Milano) e le donne nella storia di Davide (R. Vignolo).

La seconda parte del volume, più orientata al Nuovo Testamento, comprende nove studi. In quattro di essi si analizzano, successivamente: il linguaggio veterotestamentario della risurrezione (C. Doglio), l'universalità del peccato secondo Paolo (A. Sacchi), la giustizia di Dio e la solidarietà ecclesiale nell'argomentazione paolina di 2Cor 9 (G. De Virgilio) e la funzione della figura di Noè nella riletura cristiano-battesimale di 1Pt 3,19-22 (S. Grasso). I cinque studi restanti prendono in considerazione temi più diversificati, quali le traduzioni della Bibbia come espressioni della tradizione della Chiesa (C. Buz-

zetti), gli orientamenti attuali della letteratura sapienziale (L. Mazzinghi), la funzione dei salmi nella catechesi (C. Bissoli), la teologia spirituale come studio dell'esperienza cristiana e le sue radici bibliche (L. Fanin) e infine, la dottrina di alcuni testi dei Sermoni di sant'Antonio (V. Strappazzon).

L'indice dei temi esibiti evidenzia bene, come abbiamo accennato prima, che argomento primario e costante di riflessione del padre Lorenzin è stato il libro dei Salmi, motivo per cui ci soffermiamo ancora brevemente sulla parte ad essi dedicata nella miscellanea. Segnaliamo, però, la mancanza nel volume di un altro tema a cui il padre Lorenzin ha prestato particolare attenzione, cioè i libri delle Cronache, sui quali ha scritto un bel commento nella collana «Libri biblici» (Paoline, Milano).

Sui Sal 105 e 106, che costituiscono una precisa unità teologica riguardante l'agire di JHWH come supremo protagonista della storia della salvezza (Sal 105) e la situazione endemica d'Israele come popolo peccatore che riconosce le sue colpe davanti a Dio (Sal 106), lo studio di Passaro sottolinea una realtà di particolare interesse, cioè che essi appaiono come una specie di *midrashim*, una ricapitolazione quasi dettagliata dei grandi avvenimenti della storia passata, con una *funzione di legittimazione*. I due salmi, infatti, oltre a evidenziare l'unicità di Dio e la sua guida munifica della storia, attuano in un modo singolare e originale sulla tradizione d'Israele: la prospettano in modo nuovo proprio nell'atto di raccogliere elementi più o meno importanti della tradizione. I salmi menzionati hanno quindi, per gli elementi che fissano e che ricreano, un'importanza ricca di significato come testimonianza e riproposta della tradizione d'Israele.

Per quanto riguarda il Salmo 127, M. Priotto ritiene come possibile che questo salmo fosse stato scritto, in un primo momento, in riferimento alla costruzione del tempio di Gerusalemme per opera di Salomone. Il salmo sembra infatti prospettare una critica sottile, ma profonda, a ciò che tale costruzione poteva significare in un ordine soggettivo al prestigio e il potere del grande re. D'altra parte, il salmo si potrebbe porre in relazione con la teologia sacerdotale espressa in Es 29,43-46. Questo testo esodico sembra infatti voler evidenziare che solo nel luogo scelto da JHWH e dove egli dimorava, cioè la Tenda dell'incontro, lo si poteva onorare. A proposito di quanto detto, però, si potrebbe segnalare che se l'analisi di Priotto può essere ritenuta plausibile, il Salmo in quanto tale crea un'atmosfera atemporale, valida per tutte le azioni umane: solo ciò che viene costruito con l'aiuto e l'assistenza divina è benedetto da Dio e porta frutto. Oppure, come afferma lo stesso Lorenzin, il salmo, nelle sue due sentenze proverbiali, descrive «quanto l'uomo sia dipendente dal Signore in alcuni aspetti vitali del suo vivere ordinario» (*I salmi* [I libri biblici 14], Milano 485).

Il lavoro di Bazylnski sul Sal 87 risulta anche molto persuasivo. L'autore colloca il *Sitz im Leben* del salmo in riferimento a Is 30,29: cantico di esultanza proclamato dai pellegrini che si recavano al monte del Signore. Il salmo descriverebbe conseguentemente una scena di pellegrinaggio in cui un gruppo di persone, sul punto di andare a Gerusalemme, cerca di convincere gli indecisi (giudei e proseliti) perché si mettano anche loro in cammino, offrendo dei motivi confacenti, cinque concretamente: i valori spirituali che possiede la città santa in quanto fondata da Dio (v. 1), il fatto che Dio la protegge dando vita ai suoi figli (vv. 4-5), la gioia del viaggio in quanto ritorno alle origini (*ibidem*), il fatto che è lo stesso JHWH colui che scrive nel registro gli appartenenti a Sion (v. 6), e infine, che è in Sion dove si trovano le acque della vita, essendo la città un simbolo di benedizione (v. 7).

Per quanto riguarda infine il Sal 137, cantico di lamento che evoca la caduta di Geru-

saalemme del 587 e prende in esame la situazione esistenziale del popolo ebraico durante il periodo dell'esilio, Cappelletto rovescia la prospettiva che presenta il salmo nella sua immediatezza segnalando che l'esperienza dell'esilio babilonese divenne alla fine occasione di purificazione e ripresa della fede e delle istituzioni socio-religiose del popolo ebraico, che vennero ripensate sulle nuove basi che servirono da fondamento del giudaismo che vivrà fino alla distruzione di Gerusalemme del 70 d.C. L'esilio, quindi, se è stato un'esperienza molto dolorosa, è stato anche un efficace mezzo di purificazione per ritornare a Dio purificandone l'immagine che il popolo si era fatto di Lui. Il salmo mostra anche un altro aspetto della bontà divina: la profonda realtà che Dio sempre è disposto ad ascoltare il lamento di chi è nella sofferenza.

Nell'insieme, quindi, ci troviamo con un bel volumetto che fa onore a Tiziano Lorenzin. Sicuramente un indice di testi biblici avrebbe arricchito positivamente l'opera.

M. TÁBET

J.A. GOÑI BEÁSAIN DE PAULORENA, *Historia del Año litúrgico y del Calendario Romano*, Centre de Pastoral Litúrgica ("Biblioteca Litúrgica", 40), Barcelona 2010, pp. 677.

ESTA publicación ofrece el resultado de un extenso trabajo de consulta y seguimiento de las principales fuentes litúrgicas del rito romano que contienen información sobre el Año litúrgico y el Calendario Romano desde los primeros siglos hasta la actualidad.

Con una paciente labor descriptiva de las fuentes litúrgicas utilizadas, el autor permite hacerse cargo de la estructura y de las principales características de lo que ahora llamamos Año litúrgico y del Calendario Romano en las distintas épocas. Compara sucesivamente las fuentes de forma que posibilita advertir los rasgos comunes así como los puntos de evolución de unas a otras. La relación y equilibrio entre el ciclo temporal y el santoral que se da en cada una de las fuentes es un punto constante de atención. Otro aspecto destacable consiste en que el autor se detiene en referir las celebraciones contenidas en las distintas fuentes. De esta forma, el libro aporta numerosos datos históricos sobre el origen y evolución en el tiempo de una determinada celebración. El trabajo no es nada fácil dada la cantidad de información que se maneja, que el autor soluciona sin excesivas complicaciones.

El estudio dedica especial atención a la reforma del Año Litúrgico y del Calendario Romano efectuada tras el Concilio de Trento, tema tratado en el capítulo cuarto, así como a la reforma realizada tras el Concilio Vaticano II, en el capítulo quinto. Es muy interesante la numerosa documentación empleada – magisterial, legislativa de los distintos dicasterios, etc. – conservada en gran parte en los archivos vaticanos que ilustra la situación previa a estos momentos, los criterios seguidos en las diferentes reformas y su posterior evolución. Todo esto permite apreciar las dificultades que iban surgiendo con el paulatino desarrollo del Año Litúrgico y del Calendario, así como las medidas que trataban de ponerse y la intención con la que se establecían las sucesivas reformas o intentos de reforma.

Con el procedimiento empleado, el autor hace fácil la llegada a las reflexiones conclusivas de la última parte del estudio. En este apartado expone las principales enseñanzas e indicaciones del Concilio Vaticano II en torno al Año litúrgico y al Calendario que han guiado la última reforma y que muestran la perspectiva desde la que se ha enfocado y comentado el recorrido histórico realizado.

Podemos subrayar de esta obra la abundante y completa bibliografía proporcionada a lo largo de los capítulos como notas a pie de página y que se recoge conjuntamente en la parte final de la publicación. Entre ellas destaca la abundante relación de fuentes litúrgicas, así como de otros estudios especializados relacionados con la temática del libro.

Son muy interesantes y útiles los tres Apéndices incluidos a continuación de la sección bibliográfica. En el Apéndice primero el autor transcribe la documentación contenida en las distintas fuentes litúrgicas y que ha sido utilizada en el estudio. Se facilita así el acceso a la información sin que sea preciso acudir a las fuentes originales, a veces difíciles de conseguir. Este Apéndice empieza desde los más antiguos hasta los más próximos, incluyendo las últimas modificaciones realizadas durante el pontificado de Juan Pablo II.

El interés en la reforma realizada tras el Concilio de Trento y el Concilio Vaticano II tiene su correspondencia en esta sección pues se ofrecen los distintos tipos de Calendario Romano previos a la reforma tridentina hasta el publicado por san Pío V. Asimismo se hace constar su evolución posterior distribuida según los sucesivos pontificados. Seguidamente se ofrece el calendario previo a la reforma de Pío XII, el calendario del beato Juan XXIII y el definitivo calendario de Pablo VI según la *editio typica* de 1969, mostrando su evolución con las diversas modificaciones añadidas. Finalmente se ofrece información sobre los distintos intentos de reforma del Calendario Romano de algunos momentos de su historia.

El Apéndice segundo y tercero se presentan en forma de sinopsis. El Apéndice segundo consta de veinticuatro columnas según los diferentes calendarios del rito romano utilizados en el estudio. Tiene la finalidad de observar fácilmente la evolución histórica de cada una de las celebraciones del Calendario litúrgico del rito romano.

El Apéndice tercero consta de cuatro columnas: Calendario (1568); evolución (1568-1955); Calendario (1955); Calendario (1960). Se presenta así una evolución de la graduación celebrativa del Calendario tridentino que permite advertir el incremento de las celebraciones de grado máximo. Finalmente se añade un índice de celebraciones que facilita la búsqueda y el seguimiento de la información, de forma que se permite una fácil y rápida consulta sobre el origen de una determinada celebración y su evolución histórica.

En definitiva, el autor ha realizado un apreciable estudio no solo porque consigue abarcar con amplitud todos los períodos de la era cristiana desde los primeros siglos hasta nuestros días, sino también por la cantidad de fuentes contrastadas y por la organización de la información, facilitando así notablemente la búsqueda y seguimiento de los datos relacionados con el Año Litúrgico y el Calendario Romano.

E. CORTINA ANDRADA

J.A. GOÑI BEÁSAIN DE PAULORENA, *La reforma del año litúrgico y del calendario romano tras el Concilio Vaticano II*, CLV- Edizioni liturgiche (“«Bibliotheca Ephemerides Liturgicae» 157, Collana Liturgica opera prima, 5”), Roma 2011, pp. 828.

LA Constitución sobre la Sagrada Liturgia *Sacrosanctum Concilium*, primer documento del Concilio Vaticano II cuyo inicio tuvo lugar hace cincuenta años, establecía la revisión del Año Litúrgico. El autor aborda en esta obra el proceso de reforma del Año Litúrgico y del Calendario desde una amplia perspectiva pues ofrece el contexto previo,

los principales momentos relacionados con el Concilio Vaticano II y el siguiente proceso de reforma, así como su evolución posterior. El estudio está precedido por una presentación del cardenal Antonio María Cañizares, Prefecto de la Congregación para el Culto Divino y la Disciplina de los Sacramentos, que proporciona un marco general a la obra y permite apreciar mejor el trabajo realizado.

En la primera parte del estudio, formada por tres capítulos, el autor expone los antecedentes de la reforma. El capítulo I describe la situación más inmediata, deteniéndose en el Calendario Romano establecido por Juan XXIII en 1960. En los capítulos segundo y tercero trata los antecedentes con una mayor perspectiva, indicando en el capítulo II las características del calendario establecido tras el Concilio de Trento y en el capítulo III los intentos de reforma de este mismo calendario en varios momentos posteriores. De esta forma el autor hace ver cómo la última reforma postconciliar no partía de la nada sino que se basaba en una situación previa con unas características particulares. A la vez, permite comprender los motivos que indujeron a realizar la petición de tal revisión y muestra los retos a los que se enfrentaba el Concilio Vaticano II.

La segunda parte del estudio está formada por los capítulos cuarto a séptimo, donde el autor desglosa el proceso de elaboración del capítulo de la Constitución *Sacrosanctum Concilium* dedicada al Año Litúrgico, esto es, el capítulo V. Se describe el trabajo realizado en la fase antepreparatoria y preparatoria de las comisiones respectivas, así como el proceso redaccional, desde el texto presentado al debate conciliar hasta la redacción definitiva del capítulo V de la Constitución *Sacrosanctum Concilium*.

Esta parte del estudio tiene su interés porque se basa en la documentación que refleja el trabajo llevado a cabo en cada una de las fases indicadas, especialmente el proceso redaccional en el propio Concilio. La documentación que utiliza el autor se ofrece de forma organizada en los dos primeros Apéndices. El Apéndice primero transcribe las sucesivas redacciones del capítulo V desde la fase preparatoria del Concilio Vaticano II hasta su redacción definitiva, mientras que el Apéndice segundo ofrece esta misma información a modo de sinopsis. Entre la documentación utilizada se encuentran algunos textos inéditos de las primeras redacciones del documento realizadas en la fase preparatoria, tal como se indica en la bibliografía.

En la tercera parte, constituida por los capítulos ocho a doce, el autor se detiene en los momentos posteriores al Concilio donde se abordó específicamente la reforma. En los capítulos ocho y nueve se presenta el trabajo desarrollado por las comisiones y subcomisiones correspondientes para elaborar la deseada reforma; en el capítulo diez el resultado final de la reforma del Año Litúrgico y del Calendario Romano General; el capítulo once se dedica a su evolución posterior. Finalmente, el capítulo doce trata la reforma de los calendarios particulares.

Esta tercera parte también es de interés porque explica el modo concreto en que se llevó a cabo la reforma pedida por el Concilio. Para ello el autor se fundamenta en los esquemas elaborados por el grupo de trabajo designado por la correspondiente comisión para efectuar la reforma. Estos esquemas también forman parte de los documentos inéditos que ofrece esta publicación y que se transcriben en el Apéndice tercero. Para el seguimiento de la reforma postconciliar es muy útil el Apéndice cuarto donde se ofrece en sinopsis evolutiva la estructura y composición del Calendario Romano General según los esquemas mencionados hasta su configuración definitiva; el Apéndice quinto que ofrece en sinopsis comparativa el calendario vigente durante el Concilio Vaticano II (Juan XXIII) y el promulgado por Pablo VI; el Apéndice sexto y séptimo que ofrecen

en sinopsis, respectivamente, el proceso redaccional de las Normas Universales sobre el Año Litúrgico y el Calendario y el de la Instrucción sobre los calendarios particulares, *Calendaria particularia*.

De este modo, el lector puede hacerse cargo de la situación de la que se partía, de la intención del Concilio Vaticano II y los criterios establecidos, de la forma de afrontar la posterior reforma, así como de los problemas que iban surgiendo en el proceso y de la manera en que se iban resolviendo hasta la finalización de los trabajos.

Por último, el autor incluye brevemente el trasfondo teológico que ha guiado la reforma postconciliar del Año Litúrgico y del Calendario vigente. Expone sus puntos principales centrados en Cristo como origen, centro y meta del Año Litúrgico. Señala que todos los tiempos y las fiestas que lo integran deben tener su raíz en Jesucristo y conducir a Él. Por eso se ha querido valorar especialmente el domingo y se han establecido una serie de criterios para mantener un equilibrio entre temporal y santoral, de forma que el primero no quede desfigurado con las posibles modificaciones del segundo. El autor compara la evolución que siguió el Calendario tridentino con la evolución del Calendario actual desde su entrada en vigor. De esta forma, permite advertir más fácilmente algunos aspectos que pueden oscurecer los fines pretendidos por el Concilio Vaticano II e indica las disposiciones establecidas actualmente para mantener dichos fines.

En definitiva, se trata de una obra que analiza en profundidad el proceso de la reforma del Año Litúrgico y del Calendario Romano promovida por el Concilio Vaticano II en sus distintas fases, incluyendo sus antecedentes y su evolución hasta el momento actual. El estudio es una obra de referencia para cualquier otro trabajo que pretenda adentrarse en este aspecto determinado de la liturgia romana.

E. CORTINA ANDRADA

J.L. ILLANES, *Cristo, esperanza del mundo. Reflexiones sobre la encíclica Spe Salvi*, Rialp, Madrid 2011, pp. 112.

EN la encíclica *Spe Salvi*, Benedicto XVI ha recalcado la centralidad de la virtud de la esperanza en la vida del cristiano y de todo hombre. Cualquier proyecto, espiritual o terreno, a corto o largo plazo, ha de asentarse en la esperanza de alcanzar el objetivo. Con Benedicto XVI, el profesor Illanes pone un serio empeño en sacar a la luz las implicaciones personales y sociales de la esperanza cristiana en la existencia diaria. Las expectativas humanas, la esperanza cristiana y la confianza en Dios se analizan desde la perspectiva tanto de la historia como de la consumación de la historia.

En este pequeño ejemplar, Illanes realiza una sustanciosa reflexión sobre la centralidad antropológica de la esperanza a la luz de la encíclica *Spe Salvi*. En efecto, aunque tiene presente el texto de la encíclica, no se limita a comentarlo, sino que se detiene en un análisis profundo de la virtud de la esperanza considerada en sí misma.

La estructura seguida por el profesor Illanes en el libro parte de la Teología Moral, analizando la esperanza desde su objeto y su fin, y luego avanza ágilmente hacia una perspectiva más espiritual y antropológica. Como resultado, la visión clásica de la virtud de la esperanza aparece impregnada de la antropología ofrecida por la *Spe Salvi*: el hombre como *viator*.

Desde la Introducción (pp. 9-20), Illanes se aproxima a la esperanza como realidad profundamente espiritual, una actitud ante la realidad que tiene que ver con el sentido

mismo de la vida humana; y también con su actitud ante la experiencia del mal, del sufrimiento y del dolor.

El primer capítulo “La esperanza cristiana entre el más allá y la historia” (pp. 21-36) introduce en la noción de hombre como *viator*, que tiene como virtud propia la esperanza. Muestra cómo el fundamento de la misma se encuentra en una doble realidad: el hombre que viene de Dios y que camina hacia Dios (*Spe Salvi*, nn 4-7). Con esta aproximación, resulta fácilmente identificable la raíz agustiniana presente en el planteamiento que hace Benedicto XVI de la virtud.

Este capítulo comenta además uno de los núcleos fundamentales de la *Spe Salvi*; el análisis crítico del pensamiento moderno realizado por el Papa. El “cristianismo moderno” debe aprender a comprenderse a sí mismo a partir de sus propias raíces (pp. 33-35).

El capítulo II “Amor y deseo en la esperanza cristiana” (pp. 36-50), tiene como objeto el dinamismo intrínseco del crecimiento de la esperanza. El profesor Illanes recoge la doctrina clásica sobre el amor, el deseo y el gozo. Se aproxima analizando su dinamismo e interrelación, y este análisis le permite mostrar el papel decisivo que desarrolla la esperanza en la vida espiritual. Así se justifica que se considere dentro de este capítulo uno de los llamados “lugares de aprendizaje y ejercicio de la esperanza” en la *Spe Salvi*: la vida de oración. Para ello, Illanes se apoya en el comentario de san Agustín a la primera carta de san Juan en la que define la oración como ejercicio del deseo.

Al fundamentar la oración de petición en la confianza en Dios, logra un paso natural al capítulo III “Esperanza cristiana y confianza en Dios” (pp. 51-65). En estas páginas la reflexión se centra en la magnanimidad como manifestación de esperanza y en los llamados tradicionalmente vicios que se oponen a la ella: la presunción y la desesperación.

El capítulo IV “Esperanza cristiana y misericordia divina” (pp. 66-78), cierra de algún modo el análisis de la esperanza en sí misma considerada. Para llegar a tener una visión correcta de la virtud de la esperanza es necesario mirar al hombre y a Dios. En el hombre, vemos la libertad con su falibilidad, el pecado, pero también la redención. En Dios, que es compasivo y misericordioso, encontramos el fundamento de la esperanza. En este contexto, se entiende la riqueza teológica y antropológica del sacramento de la Penitencia.

Los dos últimos capítulos del libro recogen respectivamente los restantes “lugares de ejercicio y aprendizaje de la esperanza”. El capítulo V considera el obrar y el sufrimiento como pruebas de la esperanza (pp. 79-91), y el capítulo VI se centra en la escatología y la esperanza (pp. 92-108). En estos dos capítulos, los comentarios del profesor Illanes siguen más de cerca el texto de la Encíclica *Spe Salvi*.

En el capítulo V, Illanes realiza un análisis de la acción y el obrar, propone una perspectiva blondeliana en el planteamiento del obrar realizado por Benedicto XVI, porque afronta el tema desde “la voluntad que quiere”.

El capítulo VI trata la relación entre escatología y esperanza, ofreciendo a la vez una síntesis conclusiva. El discurso de Benedicto XVI, recogido en estas páginas, no parte de un análisis de lo que está destinado a perdurar por la eternidad, sino de un acontecimiento: el Juicio, la venida de Cristo para juzgar a vivos y muertos. Según Illanes el n.42 de la *Spe Salvi* constituye la clave para comprender el itinerario de Benedicto XVI: señala que la vida presente debe ser considerada y vivida teniendo en cuenta la perspectiva del Juicio. Éste hace referencia a la vida ya que el estado último no prescinde de la historia presente.



Es importante indicar, en este capítulo, cómo se afronta el hecho de que la meta, el objeto, de la esperanza es la reunión en torno a Dios de la humanidad redimida, pero no es la felicidad gozada por seres aislados unos de otros sino la felicidad de la familia de los hijos de Dios, a la que está destinada a participar el universo entero.

Una de las preocupaciones que subyacen en gran parte de la encíclica y que se refleja en el libro es superar una visión de esperanza desconectada de la vida. La vida plena y eterna no es únicamente objeto de la promesa, sino don ya otorgado.

En resumen y como conclusión, se puede decir que el libro del profesor Illanes ofrece una guía sobre la virtud de la esperanza, con un lenguaje cercano y profundo a la vez. Presenta tanto los presupuestos como las consecuencias de las nociones presentes en la *Spe Salvi*. No puede ser considerado sólo un comentario a la encíclica, sino más bien un pequeño manual sobre la esperanza, en el que está presente de modo preeminente la doctrina reciente del Magisterio sobre la misma.

B. GONZÁLEZ GARCÍA

E. MAESTRI, *Il Risorgimento di Pio IX*, Linee Infinite, Lodi 2010, pp. 198.

QUESTO libro di circa 200 pagine è un approccio alla complessa figura di Pio IX, in stile divulgativo: non è una vera e propria biografia, quanto la presentazione di alcuni temi spinosi di questo lungo pontificato, in chiave apertamente e dichiaratamente apologetica. L'autore infatti affronta con coraggio proprio gli aspetti più dibattuti delle scelte di papa Mastai-Ferretti: la sua relazione col Risorgimento italiano, i casi Mortara e Monti-Tognetti, la presunta arretratezza degli Stati Pontifici, il *Syllabus*.

L'opera è pervasa da una volontà di difesa agiografica del pontefice, per il quale l'autore manifesta apertamente una grande simpatia, nondimeno è un contributo che può risultare utile alla faticosa strada che dovrebbe condurre alla conoscenza storica oggettiva e spassionata del periodo risorgimentale. Infatti il libro, con la sua stessa esistenza, prova che manca ancora, nell'ambito del Risorgimento, un punto d'arrivo storiografico condiviso, nel quale tutte le componenti della cultura italiana possano ritrovarsi con più oggettività, al di là delle mitizzazioni di alcuni eventi o fenomeni storici (in questo caso il processo di unificazione italiana), che sono state operate per motivi alieni alla vera ricerca scientifica, la quale dev'essere guidata solo da una rigorosa ricerca della verità; prospettiva che dovrebbe partire innanzitutto dalla valorizzazione della storia precedente alla creazione dello stato nazionale: perché non pensare che l'Italia nacque al termine della Guerra Sociale, ed è ricca di una storia bimillenaria, storia che dà ragione profonda di molte caratteristiche del popolo italiano, che non è nato nel 1861, e che anzi ha innegabilmente vissuto i suoi momenti di maggior splendore (culturale, economico, politico) prima di questa data?

Emanuele Maestri ci offre un'opera divisa in dieci brevi capitoli: il primo ("Contesto storico", pp. 11-29) offre una sintesi pacata e serena del processo di unificazione politica della penisola dalla pubblicazione dell'opera di Vincenzo Gioberti *Il primato morale e civile degli Italiani* (1843) alla morte quasi contemporanea di due protagonisti della vicenda risorgimentale: Vittorio Emanuele II e Pio IX, ambedue scomparsi nel 1878. Segue una sezione ("Il potere temporale dei papi", pp. 30-44), che mira a sottolineare gli importanti apporti positivi offerti dal papato alla storia d'Italia; essa è redatta talvolta con toni un po' accesi, ma ha il merito di ricordare che il pontificato romano non è stato per la storia della penisola solo un ostacolo all'unità, ma anche un elemento propulsivo: l'autore

menziona l'azione dei papi per limitare o stornare i danni delle invasioni barbariche (unni, vandali e soprattutto longobardi); i servizi caritatevoli verso poveri e malati approntati dalla Chiesa; il ruolo degli studi ecclesiastici nella rinascita del diritto; la difesa delle libertà comunali contro le pretese imperiali, ecc. Inoltre viene giustamente mostrato come il potere temporale sia nato da motivi di necessità, in risposta al vuoto di potere creatosi nell'Italia centrale a causa della pressione longobarda e della passività dell'Esarcato di Ravenna. In vista di future edizioni, facciamo osservare qui un piccolo errore a p. 41, dove si parla di John Francis Edward Acton (1736-1811) come di un liberale; probabilmente si tratta di una confusione con John Emerich Edward Dalberg Acton (1834-1902), celebre esponente del pensiero cattolico liberale inglese.

Nel terzo capitolo si entra già a trattare uno dei temi tra i più scottanti del pontificato di papa Mastai: l'ingarbugliato e tanto discusso caso di Pio Maria Edgardo Mortara (pp. 45-60), il bimbo ebreo bolognese battezzato segretamente da una domestica durante una malattia, e poi tolto dalle autorità pontificie alla famiglia per essere educato cristianamente. Maestri, per narrare questa storia, ricorre giudiziosamente alla fonte dello stesso protagonista, che fu un pio e felice sacerdote dell'Ordine dei Canonici Lateranensi, riportando ampi brani del suo racconto autobiografico. Segue una sezione dedicata ai rapporti tra Pio IX e san Giovanni Bosco, grandissima figura del cattolicesimo del sec. XIX; l'autore mostra la grande sintonia tra i due uomini e l'appoggio offerto dal papa alla benemerita opera del fondatore dei salesiani in favore della gioventù (non va dimenticato che da giovane sacerdote Giovanni Maria Mastai Ferretti si era occupato con grande dedizione della cura pastorale dell'Orfanotrofio Tata Giovanni); da segnalare, per questo capitolo, un'eccessiva durezza di giudizio verso l'arcivescovo di Torino Lorenzo Gastaldi, oramai superata dalla stessa storiografia biografica salesiana (cfr. ad esempio la biografia di Pietro Braido, *Don Bosco prete dei giovani nel secolo delle libertà*, Las – Istituto Storico Salesiano, Roma 2002-2003).

Dopo un brevissimo ma doveroso capitoletto sulla proclamazione del dogma dell'Immacolata Concezione (pp. 71-76), ci si trova di nuovo di fronte all'esposizione d'un altro momento cruciale del pontificato di Pio IX, cioè a dire la pubblicazione del *Syllabus* (pp. 77-103), annesso all'enciclica *Quanta cura* dell'8 dicembre 1864. Anche qui l'autore, dopo una sua introduzione per situare l'avvenimento nella sua ambientazione storica, lascia parlare le fonti, e offre al lettore il testo completo del *Syllabus*; scelta giudiziosa la sua, in quanto ponendo a disposizione della divulgazione il testo, rende possibile al lettore comprovare come, delle 80 proposizioni condannate in questo documento, se ve sono alcune che effettivamente richiedono un'adeguata contestualizzazione storica per esser comprese dall'odierna mentalità, molte altre sono perfettamente comprensibili da qualsiasi cattolico, seppur a volte redatte in uno stile oramai superato.

La sezione successiva ("Pio IX e il treno", pp. 104-110) è assai interessante: viene in essa posta in dubbio l'affermazione, spesso ripetuta, dell'estrema arretratezza economica e amministrativa degli Stati della Chiesa rispetto al mondo europeo ottocentesco, sottolineando le iniziative di papa Mastai per dotare i suoi domini di una rete ferroviaria (tra l'altro fu fondata a Roma una rivista specializzata nel campo, *La Locomotiva*), e il grande sforzo che il governo pontificio dovette intraprendere negli anni '50 per porre rimedio ai disastri finanziari causati dalla politica economica della Repubblica Romana.

Il capitolo VIII ("Le gioie di Pio IX", pp. 111-118) è una specie di raccolta miscelanea di episodi, tra cui spiccano la canonizzazione del martiri giapponesi (1862), e quella dei martiri olandesi di Gorkum (1867), e alcune espressioni di benevolenza verso i suoi sud-

diti ebrei: la soppressione dell'atto di omaggio che dovevano rendere agli amministratori capitolini all'inizio del carnevale, l'abbattimento del muro del ghetto, l'assegnazione annua di 300 scudi per le famiglie israelitiche povere e l'estensione ad essi del sussidio di 60 scudi stabilito per le famiglie cristiane con dodici figli.

Un brevissimo capitolo IX (pp. 119-121) affronta l'argomento della condanna a morte di Giuseppe Monti e Gaetano Tognetti, rei di un attentato terroristico compiuto nel 1867 ai danni della Caserma Serristori, che causò la morte di 23 soldati francesi e di 4 civili romani, ricordando come Pio IX avrebbe voluto graziare i due giovani condannati, ma desistette a causa di forti proteste francesi, e come i due attentatori rifiutarono di chiedere la grazia perché pentiti e convinti di dover espiare il pluriomicidio con la pena di morte.

Il decimo e ultimo capitolo è invece assai lungo rispetto agli altri (pp. 122-169), ed è come un riassunto biografico della vita di Pio IX: si passano in rassegna l'infanzia, la giovinezza, la partecipazione alla Missione Muzi, gli episcopati spoletino e imolese, l'elezione al pontificato; quindi, come papa, vengono tracciate le caratteristiche del buon umore, della pastoralità, della sua vicinanza alla gente comune (più palese prima di Porta Pia); sono anche presentati alcuni episodi della storia del pontificato di papa Mastai: l'amnistia del 1846, i tentativi di creare una lega doganale italiana, la riorganizzazione amministrativa degli Stati Pontifici dopo il 1850, la sua posizione nei confronti del movimento risorgimentale, la fondazione della Società della Gioventù Cattolica Italiana e dell'Opera dei Congressi.

C. PIOPPI

P. MASCILONGO, *Ma voi, chi dite che io sia?: analisi narrativa dell'identità di Gesù e del cammino dei discepoli nel Vangelo secondo Marco, alla luce della "Confessione di Pietro" (Mc 8,27-30)*, Gregorian & Biblical Press, Roma 2011, pp. 418.

EL libro es fruto de una tesis doctoral de Paolo Mascilongo (1969) en el Pontificio Instituto Bíblico dirigida por J.-N. Aletti, que escribe un breve prefacio.

La monografía estudia la confesión de san Pedro en el segundo evangelio (Mc 8,27-30) siguiendo una metodología narrativa. A pesar de la importancia reconocida al pasaje, tanto por su posición en Mc como por su contenido teológico, en el ámbito de la narrativa no existían todavía muchos estudios dedicados a él. Por ello, en opinión del autor, resultaba interesante un estudio específico encaminado a mostrar la función del episodio en Mc.

En concreto, Mascilongo pretende mostrar que el pasaje se configura como punto de llegada de dos líneas narrativas. En efecto, del análisis de Mc 8,27-30 emergen dos cuestiones. La primera, atendiendo al contenido de la confesión, se refiere a la pregunta sobre la identidad de Jesús, que a lo largo de los episodios precedentes había ido cobrando fuerza. La segunda, atendiendo a los personajes involucrados, consiste en la relación del protagonista con sus discípulos. Ambas cuestiones, como pone de manifiesto el autor, se "entrelazan" magníficamente en el episodio de Cesarea y se sintetizan de modo emblemático en la pregunta que Mascilongo elige para titular su trabajo: «y vosotros, ¿quién decís que soy yo?» (Mc 8,29).

Respecto al método narrativo, Mascilongo advierte que no se sujeta a una u otra teoría en concreto, sino que se sirve de los aspectos útiles a la exégesis bíblica presentes en cada una de ellas. Dentro del amplio horizonte narrativo, el autor presta atención a la

dinámica narrativa, tanto interna como externa, y a la función del episodio estudiado. Otros aspectos a los que atiende son el punto de vista, el rol del narrador, el juego entre los planos diegético y extradiegético y la caracterización de los personajes.

La obra se organiza en cinco capítulos, además de una introducción, una conclusión y dos apéndices. En la introducción se encuentra una clara presentación del estudio, mientras que el primer capítulo prepara el análisis narrativo posterior. El segundo capítulo aborda el examen narrativo de la perícopa de Mc 8,27-30. En el tercer y cuarto capítulo, Mascilongo ofrece respectivamente un estudio de la pregunta cristológica (quién es Jesús) y otro sobre la relación del Señor con sus discípulos a lo largo de Mc 1,1-8,26. Estos tres capítulos comparten una estructura y unos procedimientos análogos. El capítulo quinto se presenta como una exploración de las mencionadas líneas temáticas en la segunda sección del evangelio (Mc 8,31-16,8). Como explica el autor en la premisa del libro, este breve capítulo constituye un añadido al trabajo original de la tesis. Una conclusión y dos apéndices cierran la obra.

Se pasa ahora a una descripción más detallada de cada capítulo. El primero lleva a cabo un análisis preliminar que incluye la delimitación del episodio a los versículos 27-30 y una sucinta comparación con Mt y Lc a nivel lingüístico-sintáctico. Mascilongo propone como criterio determinante para la delimitación el criterio narrativo de unidad de acción y ello le permite defender la legitimidad de considerar cerrado el episodio en el v. 30.

El segundo capítulo se dedica, como ya se indicó, al estudio narrativo de 8,27-30. Tras un primer apartado en que precisa el enfoque de la investigación, el autor da paso al análisis de los versículos. Examina con detalle el diálogo que se establece entre Jesús y sus discípulos. Muestra cómo Jesús, que hasta el momento no se ha interesado por saber qué dicen de Él, plantea progresivamente la cuestión con dos preguntas dirigidas a sus discípulos. Precisamente con el diálogo que se establece en los vv. 27-28, el lector puede evocar el largo camino de preguntas y respuestas que la gente, incluidos los discípulos, han formulado sobre Jesús en los capítulos precedentes. Mascilongo muestra que en la doble interrogación, más que contraponer el contenido (lo que afirman), Jesús contrapone a los sujetos (los hombres/vosotros). El hecho de que la respuesta de Pedro sea al mismo tiempo correcta e incompleta, junto con el silencio que Jesús impone a los suyos, abre paso al desarrollo del relato en el cual se revelará la identidad profunda de Jesús y continuará la relación del Maestro con los hombres que eligió.

La cuestión de la identidad de Jesús, que aparece con fuerza en Mc 8,27-30, se trata en el tercer capítulo. Para valorar mejor el tenor de la confesión mesiánica de Pedro y la función del episodio dentro del evangelio es necesario considerar el desarrollo de la pregunta cristológica en 1,1-8,26. Para ello, el autor analiza los episodios que contienen una mención explícita a la identidad de Jesús. Los principales elementos que tiene en cuenta son las instancias narrativas involucradas en la búsqueda de la identidad de Jesús, el punto de vista desde el cual se expresa esa identidad, especialmente el del narrador, y la relación de los niveles diegético-extradiegético en el desarrollo de la cuestión. A propósito de esto último, Mascilongo pone de manifiesto que en Cesarea se proporciona «un primo punto di contatto tra chi legge e i personaggi diegetici, rappresentati da Pietro. Di conseguenza, si è recuperata tutta l'importanza dell'affermazione di Pietro in 8,29, che ricalca – almeno in parte – l'esposizione iniziale del narratore (1,1) e mostra, per la prima volta, che qualcuno nella storia giunge ad un'esatta designazione di Gesù» (p. 317).

En el apartado final del capítulo, el autor concluye que es posible individualar a lo largo de los ocho capítulos un itinerario relativo a la identidad del protagonista que desemboca en la confesión de Cesarea. El autor también se cuestiona la adecuación de la respuesta de Pedro. Por una parte, se pregunta si la designación que Pedro hace de Jesús está justificada en la narración precedente. En opinión de Mascilongo, el texto evangélico indica que puede alcanzarse en la narración la designación exacta de Jesús (en este punto del relato, se entiende que en cuanto Cristo). Pedro habría “leído” adecuadamente los acontecimientos, acciones y palabras de Jesús, que han sido descritos como mesiánicos (cfr. pp. 183-185). Por otra parte, el autor se pregunta si el pescador de Galilea comprende adecuadamente la designación que hace de su Maestro. ¿Qué valor tiene su respuesta? Por un lado, es conforme al punto de vista autorizado del narrador; por otro lado, al menos gracias al Bautismo y a las declaraciones de los demonios, el lector sabe que es incompleta (Jesús es Hijo de Dios). Además, ¿en qué sentido es Cristo? El autor muestra que, para responder, hay que continuar la lectura y que será el mismo Jesús quien tome la iniciativa de hacer progresar la historia ya en el v. 31 y siguientes.

El cuarto capítulo aborda la relación de Jesús con sus discípulos en la primera parte del evangelio, atendiendo en particular a Pedro. En el primer apartado, presenta el tipo de examen que emprenderá: más que la caracterización en sí del personaje “discípulos”, interesa la función y la dinámica narrativa de la relación de Jesús con ellos (cfr. p. 188). El autor aprovecha para considerar algunos elementos relativos al lector y a su posible identificación con los seguidores de Jesús. Mascilongo reconoce que la imagen que los discípulos presentan en el evangelio de Marcos continúa siendo debatida, pues se trata ciertamente de una caracterización compleja. Sin embargo destaca la valoración positiva de los discípulos atendiendo a criterios narrativos, especialmente a cómo Jesús – portador del punto de vista normativo – se relaciona con ellos. En efecto, Jesús los llama a sí, les explica aparte las parábolas, los hace partícipes de su misión, de los milagros.

Mascilongo muestra que el fundamento del valor positivo de los discípulos consiste en la llamada que el Maestro les hizo y que nunca revoca. En este sentido, afirma que «l’analisi (in particolare del punto di vista e del rapporto con gli altri personaggi) ha mostrato che i discepoli, pur tra innegabili difficoltà e contrasti, puntualmente descritti dall’evangelista, sono caratterizzati in costante legame con il loro maestro e che l’esito degli sbagli, dei rimproveri, dei silenzi, dei dubbi non è mai un rifiuto da parte di Gesù, il loro caratterizzatore» (p. 317). Incluso en episodios como Mc 8,14-21, en que Jesús echa en cara a los suyos la falta de comprensión, Mascilongo sabe poner de relieve matices positivos. Por ejemplo, en la serie de preguntas que Jesús les dirige, el autor llama la atención sobre el adverbio οὐπω, que además de interpretarse como reproche, abre posibilidades a una comprensión en el futuro (“todavía”). Por su parte, la perícopa del ciego de Betsaida (Mc 8,22-26), que se sitúa entre el pasaje recién mencionado y la confesión de Cesarea, indicaría, según el autor, que el paso de no-comprender a comprender requiere la intervención del Señor.

Igualmente para el caso de Pedro, Mascilongo pone de manifiesto aspectos de interés frente a quienes subrayan lo negativo de su caracterización en Cesarea. En efecto, el autor observa que, antes de Mc 8,27, las escenas en las que resalta de algún modo la figura de Pedro tienen connotación positiva o indiferente (cfr. episodios de Mc 1; o Mc 3,16, en que Pedro encabeza la lista de los Doce). En cambio, en los episodios en que los Apóstoles reciben un juicio negativo por parte del narrador o de Jesús, Pedro no es destacado entre los demás (cfr., por ejemplo, Mc 4,13.40; 6,45-52; 7,17-18).

Como último capítulo, Mascilongo ofrece unas rápidas consideraciones referidas a la segunda parte de Mc. Más bien se trata de sugerencias que sirven para indicar e interpretar las señales de cambio y las líneas de continuidad narrativa en relación a las temáticas examinadas en la obra. Por ejemplo, presenta la Transfiguración como complemento e integración del episodio de Cesarea (cfr. pp. 299-302). Se trata de un capítulo más breve, que procede por "círculos concéntricos", como afirma el autor: sobre todo considera el episodio sucesivo (8,31-33), luego atiende a dos pasajes (8,34-9,13) y termina con una visión somera que se extiende hasta el final breve del evangelio (9,14-16,8).

La conclusión presenta los principales resultados del trabajo, así como sus límites. En cuanto a los apéndices, el primero se dedica a cuestiones de crítica textual relacionadas con el texto estudiado y con Mc 1,1, por ser punto clave en el planteamiento del tema. El segundo apéndice constituye un glosario de conceptos narratológicos utilizados a lo largo del estudio.

La monografía exige una mínima familiaridad con la metodología narrativa y la problemática de Mc. Pero sobre esa base, se lee con facilidad. Hay orden en la exposición, se justifican los pasos que van a darse y se recapitulan las ideas principales al final de cada capítulo. En algunos momentos, puede volverse un poco pesado el modo de exponer, probablemente por sujetarse a cada uno de los pasos del análisis. Otras veces son las repeticiones o reformulaciones de ideas lo que puede complicar algo la lectura. Pero el interés de la temática y lo sugerente de numerosas observaciones anima a leer los distintos apartados.

En relación a la argumentación, a lo largo del libro se encuentran preguntas de interés, pero no siempre encuentran respuesta precisa. Por ejemplo, no queda muy claro el modo en que Pedro llega a afirmar que Jesús es el Cristo. Teniendo en cuenta la imposibilidad de profundizar en todas las cuestiones ligadas al objeto del estudio, se comprende que no siempre se llegue a una respuesta convincente para todas ellas. De todas formas, el análisis que lleva a cabo el autor propone un conjunto de elementos que permite aceptar como razonables sus propuestas.

En cuanto a la bibliografía, el elenco final es amplísimo, incluyendo autores de ámbitos variados. A lo largo de los capítulos, en no pocas ocasiones el aparato crítico ocupa más de un tercio de la página. Abundan las notas de tipo bibliográfico sobre numerosos autores y posiciones del mundo de la investigación. Otras veces incluye notas, en general largas, que continúan una explicación o se refieren a un tema dejado al margen en el trabajo.

Masilongo muestra un hábil manejo del método narrativo y conoce los puntos fuertes del trabajo, así como sus límites. En cuanto a los últimos, reconoce en la conclusión que, para demostrar que el episodio de Cesarea constituye un punto de inflexión en Mc, habría que analizar con el mismo detenimiento la segunda sección del Evangelio. En las mismas páginas, señala otras temáticas no tratadas en profundidad, como el modo en que el texto revela la identidad de Jesús, el rol de Pedro y la cuestión de la incompreensión. Indica también aspectos metodológicos que podrían ampliarse, por ejemplo, los episodios tenidos en cuenta o los instrumentos de la narrativa aplicados al análisis.

En cuanto a los logros, como el propio autor resume, su estudio ofrece una reconsideración de la figura de los discípulos, una mejor comprensión de la dinámica cristológica subyacente al episodio de Cesarea y la definición más precisa de su función diegética y extradiegética (cfr. p. 318). En síntesis, se trata de un trabajo interesante, con un enfoque fresco y abierto especialmente en la valoración de los discípulos en su trato con Jesús.

M. PELLEGRINI, *Il papato nel Rinascimento*, Il Mulino (Universale Paperbacks 594), Bologna 2010, pp. 212.

IL prof. Pellegrini insegna Storia moderna e Storia del Rinascimento all'Università di Bergamo. Tra i suoi lavori spiccano: *Ascanio Maria Sforza (1455-1505). La carriera politica e curiale di un cardinale-principe del Rinascimento italiano* (2002), *Lorenzo de' Medici, Lettere*, vol. XII (2007); *Le Guerre d'Italia (1494-1530)* (2009). Con posteriorità al volume che commentiamo, Pellegrini ha pubblicato l'opera *Religione e umanesimo nel primo Rinascimento* (2012). Questi e altri pregi fanno dell'Autore uno dei principali esperti nel campo del Rinascimento italiano.

Il presente volume copre il periodo dalla fine dello Scisma d'Occidente (pontificato di Martino V) al Sacco di Roma (1527) sotto Clemente VII, ovvero una epoca circondata da un alone solitamente negativo per il papato. Con la vittoria sul conciliarismo, operata dal battagliero Eugenio IV, il papato gradualmente acquisisce delle particolari caratteristiche: il ritorno all'Urbe richiedeva la ricostituzione di uno spazio centro-italico capace di dare stabilità politica allo stato pontificio; grandi teologi come Juan de Torquemada celebravano la cosiddetta "monarchia pontificia", centro della cristianità, ove il papa è vicario di Cristo e allo stesso tempo sovrano temporale. In questo senso, una delle novità più importanti del libro è la presentazione di alcune linee di riflessioni teologico-giuridiche che sono alla base del papalismo. Finora non ci sono stati molti tentativi al proposito, perché il papato rinascimentale è stato visto esclusivamente come un puro organismo di potere italiano, ma non come centro di elaborazione di idee-forza capaci di interagire con la realtà storico-ecclesiastica.

I mezzi per arrivare all'unificazione dello Stato della Chiesa sotto la sovranità pontificia furono vari: le alleanze con le potenze politiche italiane e non; le campagne militari; il "grande nepotismo" che tentava di elevare i grandi nipoti dei papi al rango di signori di alcuni stati della Penisola. Questo processo di consolidamento territoriale e politico arrivò al massimo splendore nel pontificato del carismatico Giulio II, disegnato magistralmente da Pellegrini.

Questi processi portarono alla consolidazione di un "papalismo" concentrato principalmente sugli affari terreni (politici, economici, di parentela, artistici, ecc), che vengono definiti nel presente volume secondo la categoria del "temporalismo pontificio". Questo fenomeno provocò una delle stagioni più mondane della storia della curia romana. I palazzi pontifici si riempirono di personaggi senza scrupoli: familiari papali, sacerdoti e vescovi alla caccia di benefici, intellettuali alla ricerca di sistemazione, ecc; lo spirito di venalità assunse dimensioni preoccupanti a partire principalmente dal pontificato di Sisto IV. I cardinali, creature di tali pontefici e futuri papi, furono complici con i romani pontefici nel determinare un'atmosfera curiale corrotta, autoreferenziale e ambiziosa. Come sottolinea più volte l'Autore, i bisogni economici di questo complesso curiale e pontificio divennero imperanti, condizionando l'intera burocrazia papale.

Lo stato di cose non poteva non sollevare critici e "profeti" contro la corruzione dominante nella sede di Pietro. Qui Pellegrini introduce i personaggi di Girolamo Savonarola e Jan Hus, che rappresentano, in forma ovviamente molto diversa, il malessere del popolo cristiano.

Il volume si occupa anche dei rapporti della Santa Sede con le nazioni cristiane, in particolare dello strumento dei concordati. Questi sono interpretati come mezzi con cui il papato si assicurò il riconoscimento della propria autorità da parte dei principi,

seppure a un prezzo molto alto: la auto-limitazione dei diritti papali a favore di un apparato politico che controllava lo sviluppo ordinario delle chiese. Emblematici i casi di Bretagna (1441), Borgogna (1442), Scozia (1487), Francia (1516).

Si possono fare alcuni suggerimenti riguardo a come l'Autore tratta dei rapporti pontifici con la Spagna. Si afferma che, attraverso i secoli della *Reconquista* «la monarchia iberica forgiò un regime regalista di fatto anche se non di nome, che non ebbe bisogno di una sanzione per via di concordato se non quando la scoperta del Nuovo Mondo aprì alla corona sconfinata possibilità di allargare le già vastissime prerogative che esercitava» (p. 182). In realtà le prerogative ecclesiastiche non erano tanto vaste, se facciamo il paragone con la Francia, alcuni territori imperiali e soprattutto l'Inghilterra, ove le possibilità di interventi pontifici erano molto ridotti. D'altra parte, l'impulso missionario in America non può essere interpretato alla stregua dell'ampliamento del diritto ecclesiastico dei Re.

Per quanto riguarda l'America, il Patronato fu concesso per la bolla *Universalis ecclesiae*, emanata nel 1508 da Giulio II, come segnala l'Autore. Accanto alle bolle alessandrine del 1493, essa rappresenta la cornice di riferimento giuridica, che fondava la buona coscienza regia sul dominio politico e l'autorizzazione a svolgere l'opera missionaria. Ma il significato di queste bolle non può considerarsi come la concessione di «tutti i poteri operativi necessari all'evangelizzazione dei territori extraeuropei» (p. 187) ad essa collegati. I papi rinascimentali Alessandro VI e Giulio II, e altri suoi successori, concessero molti privilegi (designazione di candidati, diritti di dominio, decime, limiti territoriali delle diocesi, ecc.) ma non la delega universale sull'organizzazione ecclesiastica, escluso l'ambito sacramentale. Da una parte, bisogna segnalare – e la documentazione vaticana lo sta mostrando sempre di più – che America non era tagliata fuori dai rapporti diretti con Roma; e dall'altra, la crescente ingerenza della monarchia spagnola negli aspetti ecclesiastici delle Indie non fu propriamente conseguenza dei privilegi papali, ma del costante abuso dei re a partire dalle suddette concessioni, tramite l'auto-concessione di prerogative mai donate dai papi. In ogni caso, come ricorda l'Autore, la auto-limitazione delle prerogative papali in favore delle monarchie spagnola e portoghese si fondavano sulla totale impossibilità da parte di Roma di organizzare l'invio di evangelizzatori e tutto l'occorrente per mantenere la tensione missionaria.

Pellegrini segnala anche che le scoperte geografiche e la rivalità geopolitica susseguente tra la Spagna e il Portogallo favorirono la rivitalizzazione della ierocrazia pontificia, come si rese evidente nell'arbitrato di Alessandro VI, che risolse la spartizione del Nuovo Mondo tra le due nazioni. In seguito si afferma che «il pronunciamento papale diede luogo al Trattato di Tordesillas del 7 giugno 1494» (p. 166), per sostenere poi che «gli interventi di Alessandro VI si resero necessari anche in seguito, finendo per essere raccolti in un dossier di bolle apostoliche, detti *Lettere alessandrine*» (p. 167).

A questo riguardo proponiamo alcune integrazioni. Dopo l'arrivo di Colombo in America i Re Cattolici si affrettarono a richiedere alla curia romana gli stessi privilegi dei portoghesi nelle loro conquiste africane e, in particolare, per cambiare le condizioni della spartizione del Trattato di Alcaçobas-Toledo (1479-1480), confermato da Sisto IV con la bolla *Aeterni regis* (1481), che prevedeva una linea di demarcazione Ovest-Est, risultata irrealistica dopo le nuove scoperte. Le cinque bolle di Alessandro VI, oltre a concedere il titolo di dominio e l'obbligo di evangelizzare ai Re Cattolici, segnarono una nuova linea di demarcazione con orientamento Nord-Sud, situata a 100 leghe delle Isole Azzorre (cfr. le bolle *Inter cetera* "seconda", 4 maggio 1493, e *Dudum siquidem*, 26 settembre 1493). Fin qui arrivò l'intervento papale. Il Portogallo non accettò la divisione e, dopo diverse trattative, arrivò a un accordo bilaterale con Castiglia: il Trattato di Tor-



desillas (4 giugno 1494): riguardo alla spartizione territoriale la linea del 1493 si spostò a 370 leghe a partire da Capo Verde. È significativo che la conferma papale arrivò soltanto con la bolla di Giulio II *Ea quae pro bono pacis* nel 1506, un documento tardivo e di scarsa rilevanza. Forse si potrebbe ravvisare in questa successione cronologica la grande importanza dell'azione pontificia subito dopo la scoperta, soprattutto per quanto riguarda le bolle sulla concessione di dominio e sull'obbligo di evangelizzare. Ma di seguito, si avverte il discredito e l'inefficacia dei papi per risolvere le grandi dispute geopolitiche tra le due monarchie iberiche.

Uno degli aspetti pastorali più importanti del papato rinascimentale fu l'appoggio concesso alla riforma portata avanti dalle Osservanze religiose, in particolare quelle francescana e domenicana. L'Autore spiega che il temporalismo non fu l'unica priorità dei pontefici del Rinascimento. Accanto ad esso, il papato «avvertì anche il bisogno di ridare consistenza alla propria autorità sul piano pastorale; e per farlo, identificò nei frati osservanti lo strumento operativo di cui aveva bisogno» (p. 187).

La parte finale del volume si occupa della mancata riforma *in capite et in membris* nel periodo rinascimentale. Le riforme varate dai pontefici – che pur non mancarono – portavano in sé una grande ambiguità: cercavano di limitare le prerogative esorbitanti della curia romana, considerata focolaio di corruzione, dimenticando che i curiali erano i più affidabili sostenitori del papato anche sul piano economico, attraverso la compravendita degli uffici. Come spiega Pellegrini, riformare la curia senza riformare il papato non era strada percorribile.

Soltanto l'urto apocalittico del Sacco di Roma del 1527 poté stravolgere il temporalismo pontificio. Soltanto allora le forze riformiste prima latenti ebbero modo di addentrarsi con vigore nella carcassa papalista per avviare un periodo di serietà pastorale. E qui finisce la parabola storica presa in esame dall'Autore.

In conclusione, il volume di Pellegrini è un avvincente e drammatico affresco di una delle pagine meno onorevoli del pontificato romano. Le diverse vicende del papalismo temporalista sono trattate con assoluto rigore, sia per i fatti che per i presupposti dottrinali. In particolare, alcuni argomenti sono affrontati con dovizia di particolari, come il racconto delle guerre d'Italia, tanto dal versante bellico come diplomatico. Se si vuole avere in un paragrafo la sintesi di questo pregevole lavoro, l'Autore ce la offre in queste efficaci espressioni: «Le attese di ringiovanimento destate dalla conclusione del Grande Scisma sembrarono smentite da un papato che [...] si rivelò decrepito nella sua incapacità di procedere a un rinnovamento generale sul piano organizzativo e su quello pastorale. Le affermazioni positive, quando ci furono, vennero colte alla base in settori circoscritti, come le Osservanze, o grazie a personaggi straordinari come Antonino, il santo arcivescovo di Firenze. Al vertice, la progressiva restrizione della visuale ai problemi connessi all'indirizzo temporalista italoentrico rese i pontefici sempre più miopi nello scorgere la portata delle grandi sfide provenienti dalle periferie della cristianità europea, davanti alle quali essi mostrarono una drammatica impreparazione» (p. 165).

L. MARTÍNEZ FERRER

J.-P. TORRELL, *La Vierge Marie dans la foi catholique*, Cerf, Paris 2010, pp. 252.

EL teólogo dominico Jean-Pierre Torrell, conocido por sus estudios sobre Tomás de Aquino, presenta una excelente obra de mariología, que con estilo didáctico y asequible, busca dar respuestas a varios planteamientos contemporáneos.

El origen de este libro se remonta a un curso de mariología impartido por el prof. Torrell para seminaristas y profesores de enseñanza religiosa. Esta situación ha marcado el estilo de esta obra, que prefiere un género más didáctico y menos erudito, pero no por ello menos profundo.

El Autor justifica su obra – ¿por qué un libro más de mariología? – en base a dos razones. Primero, la búsqueda de una nueva fundamentación teológica, que sería la siguiente: María resume en su persona todo lo que enseña la doctrina católica sobre la relación de la creatura ante Dios. Un fundamento de este tipo tiene una clara repercusión ecuménica, por ejemplo, en lo que respecta a la relación entre naturaleza y gracia, pues en María se manifiesta la participación y cooperación de la persona humana en la obra de su salvación.

Y la otra razón es que el Autor descubre que, mientras que los escritos teológicos sobre María han sido más bien escasos en los últimos años, la piedad mariana se ha incrementado, como si el “sentido de la fe” del pueblo cristiano hubiera reaccionado a su manera contra el abandono de María en los discursos dogmáticos; pero este aumento del fervor corre el riesgo de carecer de bases dogmáticas.

El P. Torrell se aleja expresamente de la metodología mariológica que busca un “principio primero” desde el cual se puedan deducir todas las verdades sobre la Virgen, pues estamos ante un “misterio de pura gratuidad del cual no podemos de ninguna manera demostrar su necesidad” (p. 13). En cambio, busca una vía de tipo histórico, que tiene como punto de partida el Evangelio, como lo hace Tomás de Aquino. Por eso, el libro inicia con una *introducción* en la que busca un acercamiento a los relatos de la infancia, en los que se nos transmite lo esencial de lo que sabemos de la Madre de Jesús, con el mismo enfoque que el Aquinate: encuadrar a María en los Misterios de la vida de Cristo, sin separarla de Él, ni considerarla con independencia del papel que Ella tiene en la Historia de la Salvación.

La fundamentación mariológica se encuentra en los primeros dos capítulos, mediante una explicación de la expresión del Credo: “Concebido por obra del Espíritu Santo y nacido de la Virgen María”. El cap. 1 – “Concebido por obra del Espíritu Santo” – trata sobre el dogma de la concepción virginal de María, que el Autor analiza desde los datos de la Tradición y los concilios, y también desde el Nuevo Testamento, que luego contrasta con las explicaciones mitológicas y talmúdicas; al final, desde el valor simbólico – es decir, del significado del hecho mismo – de la concepción virginal, ilumina tanto el misterio de la Encarnación (porque se trata de un dogma cristológico antes que un privilegio mariano), como la salvación (porque aclara el proyecto de Dios, que opera la salvación por medio de los humildes y los pobres) y también a la misma Madre de Dios (pues se destaca la fe de María, que concibió a Cristo antes en su espíritu por creer: “prius mente quam ventre”).

El segundo – “Nacido de la Virgen María” – trata sobre la virginidad de María, en los tres momentos consagrados por la tradición: antes de la Encarnación, durante el nacimiento y después de él. Pero el dominico enfoca esta verdad de fe con cierta novedad, porque aborda las dificultades antiguas y contemporáneas sobre esta temática: a) el equilibrio entre el valor del celibato y del matrimonio, b) entender el sentido escatológico y eclesiológico de la “virginidad durante el parto”, para superar una visión sólo biológica, y c) la cuestión de los hermanos de Jesús; y además el Autor explica cómo la virginidad de María ilumina el sentido cristiano de la virginidad y del celibato.

La segunda parte de este libro trata de dar una base dogmática a la relación del cristiano con la Madre de Dios, desde la maternidad espiritual de María sobre los cristianos. El

prof. Torrell desarrolla esta temática en dos momentos (caps. 3 y 4). En el tercer capítulo, se desarrolla el tema de la maternidad de María en sus tres dimensiones: Madre de Dios, Madre de los hombres y de los cristianos, y Madre de la Iglesia. Esta parte contiene una densa reflexión sobre *Lumen gentium*, 69: “Madre de Dios, Madre de Cristo y Madre de los ombre, sobre todo de los fieles”, de manera que la maternidad divina no se reduzca al hecho físico, sino que en ella se destaquen sus aspectos sobrenaturales primero en María misma y luego en todos los fieles.

En el cuarto capítulo, el Autor explica el papel de “María en la vida de la Iglesia y del cristiano”, en base a *Lumen gentium*, 51: el culto mariano y la imitación de las virtudes de la Virgen, y se detiene especialmente en el lugar especial que la Iglesia da a María en la liturgia, y desde ahí responde a la clásica objeción reformada de si es posible rezar a la Madre de Dios.

A modo de conclusión, este libro presenta algunos “elementos para una espiritualidad mariana hoy”, la cual no es una vía alterna a la imitación de Cristo, como Camino hacia el Padre, sino que es un estímulo para seguir a Jesús. Desde aquí se explica que María es modelo de la Iglesia, y que Ella es maestra de vida espiritual para cada cristiano. Este apartado también ofrece algunos elementos para la renovación – y purificación – de la piedad mariana, como el aspecto trinitario y el antropológico (María, modelo de la mujer cristiana).

Posteriormente se ofrecen dos apéndices y un apartado bibliográfico. El primer anexo trata sobre la teología de las apariciones marianas, las cuales son estudiadas desde la Revelación cristiana; ahí también se incluyen algunos aspectos prácticos para ayudar al discernimiento de las verdaderas apariciones. El otro, ofrece una selección de textos patrísticos, de los Papas y del Concilio Vaticano II sobre la maternidad espiritual de María; se incluye una breve selección de la eucología de las grandes fiestas de la Virgen: la Inmaculada Concepción, la Maternidad divina, la Anunciación y la Asunción. En cuanto a la bibliografía, el Autor ofrece un selecto elenco de obras, todas en francés, con breve comentarios para destacar la utilidad de cada libro.

Los lectores de esta obra de Jean-Pierre Torrell podrán encontrar un estupendo ensayo de mariología contemporánea, que ofrece un sólido fundamento para los estudios marianos apoyado en la cristología, desde la historia del dogma y que, a la vez, intenta dar a las devociones marianas una sólida base, mediante la doctrina de la maternidad de María.

L.-F. VALDÉS

A.M. TRIACCA, *Lo Spirito Santo nella liturgia e nella vita della Chiesa*, a cura di A.L. Maqueda, Lev, Città del Vaticano 2011, pp. xxvi + 406.

IL volume edito dalla Lev raccoglie diversi contributi del prof. A.M. Triacca sullo Spirito Santo in relazione alla liturgia e ad altre discipline teologiche. L'obiettivo dichiarato del curatore è di dare una visione più sistematica della bibliografia – peraltro vastissima – del prof. Triacca e di proporre i testi «più significativi, profondi e ricchi», per un primo approccio al pensiero dell'autore.

Trattandosi di un'antologia di testi originali del Triacca, il volume presenta il suo stile tipico, che – per citare la Presentazione del prof. M. Sodi – non era «sempre all'insegna dell'immediata percezione; spesso il periodare si ripiegava su se stesso»; per questa ragione talvolta può risultare una lettura complessa, anche per l'uso di neologismi ed espressioni personali originali.

Gettando uno sguardo al volume nel suo insieme, esso si apre con due contributi più generali ma assai ricchi sul rapporto tra Spirito Santo e liturgia (che corrispondono alle due voci del Dizionario *Liturgia* edito da San Paolo). Seguono quattro articoli più specifici sui dinamismi pneumatologici della celebrazione: essi comprendono uno studio su Spirito Santo e Parola di Dio, due sull'omelia (con un'attenzione particolare al ruolo giocato dal silenzio) e uno sull'assemblea liturgica.

Si raccolgono poi sette contributi che prendono a tema il rapporto tra Spirito Santo e sacramenti o sacramentali: il primo più generale sulla presenza e azione dello Spirito nella celebrazione dei sacramenti, il secondo dedicato all'Eucaristia, uno alla Penitenza, ben tre al ministero ordinato (ciascuno dei quali analizza aspetti differenti: formazione sacerdotale, eucologia come fonte dei modelli di presbitero e dinamismi del ministero ordinato nell'enciclica *Pastores dabo vobis*) e uno all'esorcismo. Seguono due articoli dedicati rispettivamente a missione e inculturazione. Chiudono il volume due lavori più corposi di pneumatologia liturgica.

Quasi tutti gli studi qui presentati hanno in comune la proposta di una lettura della presenza dello Spirito nella celebrazione secondo la dinamica epiclesi-paraclesi-anaclesi, in parallelo con la comprensione teologica secondo la triade *mysterium-actio-vita*. Nella stragrande maggioranza dei contributi qui raccolti, Triacca studia l'argomento preso a tema enunciando una serie di principi, da cui generalmente scaturisce l'analisi dei dinamismi della celebrazione o dell'ambito di studio, per poi approdare ad alcune conclusioni. Queste ultime abitualmente non vengono presentate dall'autore come acquisizioni definitive ma solo come una tappa nel processo di continuo approfondimento scientifico.

Entrando nel vivo di ciascun contributo, vediamo che il primo – intitolato “Spirito Santo” – è fondante per tutto il volume e per lo studio della pneumatologia in ambito liturgico; in esso Triacca espone alcuni principi che si realizzano nella celebrazione intesa come storia della salvezza resa presente; successivamente presenta la dimensione pneumatologica del linguaggio liturgico, proponendo espressioni verbali che rimandano all'azione o alla presenza dello Spirito Santo, così come i gesti o l'uso di realtà tipiche; dedica anche un paragrafo al silenzio, quale momento culmine della celebrazione per quanto attiene al ruolo dello Spirito Santo. Il capitolo si chiude con alcune considerazioni riguardanti l'applicazione di quanto studiato sia all'ambito della spiritualità, sia alla pastorale sacramentaria.

Il secondo articolo – “La celebrazione liturgica epifania dello Spirito Santo” – è dedicato allo studio della celebrazione liturgica quale manifestazione dello Spirito Santo; per dimostrare tale affermazione Triacca propone alcuni enunciati (ad esempio: «La celebrazione è epifania dello Spirito Santo nella sua globalità, perché lo è nei particolari», ecc.) che raggruppa attorno a tre nuclei: il nucleo celebrativo-liturgico, quello teologico-liturgico e quello che si estende dall'essere della celebrazione al suo *divenire*, in maniera continuativa, una celebrazione autentica. L'ultima parte dell'esposizione contiene una duplice serie di considerazioni che permettono al lettore di non ritenere concluso lo studio ma piuttosto di avere a disposizione ulteriori spunti di approfondimento.

Il terzo capitolo del volume è dedicato allo Spirito Santo nella proclamazione della Parola di Dio; esso si apre con una rassegna della presenza e dell'azione efficace del Paraclito così come vengono espone dall'*Ordo Lectionum Missae*. Passa poi a studiare – sempre a partire dall'*Ordo* – come quanto presentato si manifesti nella vita del credente; infine dedica un paragrafo all'importanza del silenzio nell'ascolto della Parola.

“Spirito Santo e omelia” è il titolo del quarto articolo raccolto dal volume. In esso Triacca studia l’omelia da un duplice punto di vista: dapprima analizza l’omelia quale luogo dell’azione e della presenza dello Spirito Santo, e in questo senso prende anche in considerazione sia gli atteggiamenti dell’omileta sia le disposizioni di chi ascolta in rapporto allo Spirito. In secondo luogo esamina i contenuti dell’omelia in rapporto alle tematiche pneumatologiche: propone un insieme di argomenti e di modalità, elaborati a partire dal Catechismo della Chiesa Cattolica con il fine di «presentare oggi al fedele lo Spirito Santo» (p. 58). Infine dispensa alcuni consigli volti a migliorare l’efficacia di un’omelia che prenda a tema lo Spirito Santo.

Ancora all’omelia è dedicato il quinto capitolo, benché studiata da un altro punto di vista; esso è intitolato “Dinamismi pneumatologici del silenzio dopo l’omelia”. Triacca dapprima vi esamina il silenzio nei diversi tipi di celebrazione, per poi elencare i dinamismi del silenzio dopo l’omelia, riassumendoli in dieci enunciati. Ricorda infine quattro aspetti del silenzio dopo l’omelia legati allo Spirito, riprendendo e rielaborando alcuni concetti espressi nei due capitoli precedenti. Tra di essi meritano di essere sottolineati in primo luogo la necessità esposta da Triacca del «sintonizzarsi al massimo con la tradizione perenne della Chiesa [...]. Ciò significa che di per sé non è l’esegesi fornita da qualche autore e da qualche scuola esegetica che deve essere assunta nelle “actiones liturgicae”, bensì quella perenne e comune alla Chiesa». In secondo luogo l’affermazione che «Dio lo si coglie non nel rumore, nel vociferare, nell’agitazione bensì nel silenzio del suo essere presente».

Il denso capitolo dedicato al rapporto tra Spirito Santo e assemblea liturgica si apre con l’enunciazione di quattro principi basilari secondo i quali l’assemblea non è una semplice riunione di persone perché è costituita dallo Spirito ed è l’ambito di azione dello Spirito stesso; in questo senso essa si riscopre celebrante (la celebrazione è qui definita da Triacca come «presenza dell’assemblea liturgica al cospetto della Santissima Trinità per dare una risposta umano-divina, in forza dello Spirito, all’opera divina») e allo stesso tempo memoriale delle assemblee culturali storico-salvifiche; inoltre – ed è l’ultimo principio esposto dall’autore – l’azione dello Spirito Santo rende l’assemblea liturgica «una visibilizzazione di Cristo». Successivamente si passa ad esaminare i dinamismi operativi che rendono feconda l’interazione tra lo Spirito Santo e l’assemblea liturgica, soffermandosi in modo particolare sul concetto di partecipazione (esterna, interna, attiva, perfetta) intesa non come efficientismo pratico ma come «dono dello Spirito Santo, che trova la sua sorgente nel sacerdozio comune dei fedeli». Triacca analizza poi i diversi ministeri che strutturano l’assemblea, leggendovi una manifestazione di differenti carismi e pertanto sempre in rapporto con lo Spirito Santo (definisce ad esempio i lettori «megafoni della voce dello Spirito» o il diacono «teca dello Spirito»). Per questa ragione giunge ad affermare che l’assemblea liturgica, proprio perché strutturata intorno ai vari ministeri, è informata da ripetute epiclesi dello Spirito: l’epiclesi battesimale e cresimale la definisce in modo primordiale, mentre dal punto di vista gerarchico essa è strutturata sulla base delle epiclesi del ministero ordinato. Infine Triacca dimostra che grazie all’azione dello Spirito l’assemblea liturgica viene costituita come Chiesa in miniatura.

La terza sezione di questo intervento è dedicata alla ricaduta di tutto quanto fin qui affermato sullo stile celebrativo, che si vorrebbe «nuovo e vitale», non nel senso di una creatività personalizzata quanto piuttosto nella direzione della consapevolezza sempre più profonda del ruolo dello Spirito.

Con il contributo intitolato “Presenza e azione dello Spirito Santo nella celebrazione dei sacramenti” si apre il gruppo di sette capitoli dedicati al rapporto tra Spirito Santo e sacramenti/sacramentali. Questo primo approccio generale risulta fondamentale per chiunque si avvicini allo studio della teologia liturgica dei sacramenti; in esso Triacca dapprima chiarisce l'impossibilità di un discorso sulla celebrazione privo di un riferimento esplicito allo Spirito Santo. In questo senso stabilisce sei principi pneumatologici basilari, presenti e verificabili in ogni celebrazione. Successivamente passa a studiare, seppur brevemente, cinque sacramenti dal punto di vista dei dinamismi pneumatologici in esso contenuti: non si tratta di uno studio esaustivo ma di una suggestiva disamina di possibili piste di approfondimento. Mancano all'appello cenni all'Eucaristia e alla Penitenza; tale lacuna è però colmata dai capitoli otto e nove del volume intitolati rispettivamente “Eucaristia, Spirito Santo, volto di Cristo” e “Sacramento della Penitenza o Riconciliazione e Spirito Santo”. Nel primo, Triacca esplora in maniera decisamente originale la relazione tra l'Eucaristia e la contemplazione del volto di Cristo che, grazie alla presenza e all'azione dello Spirito Santo, da manifestazione di devozione popolare diventa adorazione (interessanti in questo senso le seguenti parole: «Chiunque riconosce la presenza di Cristo nell'Eucaristia, è mosso e animato dallo Spirito Santo. A chi è pienamente in sintonia con Lui, a costui più facilmente sarà dato di contemplare il volto di Cristo. Non solamente adorerà *latens Deitas*, ma *sub figuris eucharisticis* veramente contemplerà il volto del Cristo»). Ovviamente non si tratta di uno studio sistematico di pneumatologia eucaristica e tuttavia individua alcune linee guida importanti per chi voglia studiare gli aspetti pneumatologici dell'Eucaristia.

Il capitolo dedicato al rapporto tra Spirito Santo e sacramento della penitenza si occupa in primo luogo del legame tra Spirito Santo e remissione dei peccati da una prospettiva squisitamente teologico-liturgica. Percorre poi il rito della Penitenza evidenziandone i dinamismi pneumatologici nel «prima», «durante» e «dopo» celebrativi, per chiudere infine con una sezione dedicata all'orientamento eucaristico del sacramento.

Con il capitolo dieci si apre il gruppo di tre studi dedicati al rapporto tra Spirito Santo e ministero sacerdotale. Punto di riferimento per questo approfondimento è l'Esortazione apostolica post-sinodale *Pastores dabo vobis* del Beato Giovanni Paolo II; infatti il capitolo dieci – “Lo Spirito Santo nella formazione sacerdotale” – è dedicato alla dimensione pneumatologica del ministero ordinato così come si evince dallo studio del documento magisteriale, mentre il capitolo dodici – “Spirito Santo e dinamismi del ministero ordinato” – è uno studio sul linguaggio pneumatologico dell'Esortazione stessa; in entrambi i casi la conclusione del capitolo porta ad alcune considerazioni sulla spiritualità presbiterale e in ordine ad una rinnovata pastorale. Tra i due è posto un ampio e profondo studio (49 pagine) dell'eucologia dei riti di ordinazione del presbitero allo scopo di trarne i modelli di presbitero ivi testimoniati; in esso Triacca percorre tutti i testi appartenenti alle liturgie d'Oriente e d'Occidente per coglierne il profilo spirituale del presbitero, proprio a partire dalla celebrazione del sacramento. L'autore è infatti convinto che «il presbitero nell'ordinazione celebra quanto deve diventare sua vita» e che l'eucologia possa essere «un'eccellente sintesi della *lex orandi-lex credendi* in vista della *lex vivendi*». Ai fini dello studio stabilisce innanzitutto dei criteri metodologici per l'analisi dell'eucologia, accostandovi alcune considerazioni di tipo teologico-liturgico; successivamente descrive quattro profili del presbitero così come vengono dedotti dallo studio dell'eucologia, sempre in rapporto con lo Spirito Santo.

Oltre ad essere assai interessante per quanto attiene alla comprensione della teolo-

gia e della spiritualità sacerdotali, questo contributo rappresenta anche un manifesto di studio: a più riprese Triacca vi propone la sua visione della liturgia non come *locus theologicus* nel quale verificare alcune teorie, ma come fede celebrata e pertanto portatrice di una forza vitale-ecclesiale.

Il capitolo tredici – “Spirito Santo ed esorcismo” – raccoglie l’ultimo contributo dedicato all’ambito sacramentale. In esso Triacca analizza l’*editio typica* del rito dell’esorcismo, studiandone i luoghi ove sono citate la presenza e l’azione dello Spirito Santo, sia in quanto accenni generici sia in formule epicletiche. Da tali elementi egli trae alcune considerazioni su chi sia lo Spirito Santo, sull’origine del dono dello Spirito, sullo scopo della sua presenza ed azione e sui doni che Egli porta con sé. La seconda parte dello studio è dedicata all’analisi delle formule deprecative e imperative e al rapporto tra esorcismo e Spirito Santo che se ne deduce.

Con il capitolo quattordici si passa a studiare la relazione che intercorre tra Spirito Santo e missione. Il titolo – “Lo Spirito Santo protagonista della missione” – ripropone quello del capitolo III dell’enciclica *Redemptoris missio*, facendo così comprendere immediatamente che tutto il capitolo fa ricorso costante a tale documento magisteriale; in effetti si tratta di un’esposizione della dottrina sullo Spirito Santo presente nell’enciclica.

Nel capitolo successivo si continua sulla stessa scia poiché si affronta il tema dell’inculturazione; il titolo – “Inculturazione e Liturgia eventi dello Spirito Santo” – anche in questo caso orienta alla comprensione del contenuto. In esso Triacca studia il rapporto tra inculturazione e liturgia, basandolo sull’azione dello Spirito Santo; l’autore sintetizza la riflessione sull’inculturazione in sette principi da cui poi trae alcune affermazioni conclusive con le quali riassume il ruolo dello Spirito Santo nell’inculturazione.

Il volume si chiude con due contributi di pneumatologia liturgica dedicati a questioni di fondo, che l’autore ritiene essenziali per la comprensione del ruolo dello Spirito Santo nella liturgia. Il primo – intitolato “Pneumatologia, epicletologia o paracletologia?” – studia le epiclesi (che Triacca classifica in epiclesi *stricto sensu*, *lato sensu* ed extra-celebrative) proponendone una teologia liturgica specifica, sulla base di una serie di principi basilari. Le conclusioni del capitolo propongono una distinzione analitica tra tre ambiti di studio: la pneumatologia, intesa come trattato specifico dedicato al Paraclito (e di cui auspica l’introduzione nel primo ciclo di studi di teologia), l’epicletologia, cioè lo studio dello Spirito Santo a partire dalle epiclesi sia celebrative che extra-celebrative (e qui Triacca immagina la possibilità che questo genere di studi sia posto a coronamento del secondo ciclo di studi teologici), e la paracletologia, ovvero lo studio degli effetti della presenza e dell’azione dello Spirito Santo, che permetterebbe di risalire alla natura della Persona (la proposta dell’autore comprende anche un’articolazione in sei capitoli dello svolgimento della materia).

“Epiclesi – Paraclesi – Anaclesi. Tre modalità dell’azione dello Spirito Santo nella storia” è il titolo dell’ultimo capitolo del volume. In esso Triacca propone non soltanto una terminologia (quella del titolo) di cui spiega l’origine ed il significato, ma soprattutto pone una problematica teologica relativa allo studio dello Spirito Santo nella storia e propone alcuni principi utili all’approfondimento dello stesso.

In conclusione e volendo dare una valutazione critica del presente volume, va detto che si tratta senz’altro di un’opera preziosa: il curatore ha messo a disposizione della comunità scientifica molti lavori importanti dispersi tra fonti diverse; in tal modo fornisce, per usare le sue stesse parole, «materiale ottimo per il progresso della scienza teologica e la liturgia, e come uno studio aperto di ricerca pneumatologica che bisogna

approfondire e sviluppare». L'unico appunto che riteniamo opportuno muovere al curatore riguarda i riferimenti alle pubblicazioni originali, che avremmo preferito vedere in calce all'inizio di ogni capitolo per comprendere meglio il contesto nel quale era stato prodotto ciascun contributo. In alcuni casi i riferimenti sono rinvenibili nell'elenco riportato nell'introduzione, ma talvolta i titoli non coincidono con l'originale e può restare il dubbio.

G. ZACCARIA

D.V. TWOMEY, J.E. RUTHERFORD (edited by), *The Holy Spirit in the Fathers of the Church*, Four Courts Press, Dublin 2010, pp. 204.

IL volume raccoglie gli atti della settima *International Patristic Conference*, tenuta presso il St Patrick's College a Maynooth nel 2008 e dedicata all'esplorazione della pneumatologia dei Padri della Chiesa sia orientali che occidentali. Pregio della raccolta è l'attenzione non solo al mondo greco e latino, ma anche a quello siriano.

Il testo è organizzato cronologicamente a partire dal contributo di Brendan Leahy, professore di teologia sistematica presso lo stesso St Patrick's College, che ha studiato il ruolo dello Spirito Santo nel ritmo trinitario della realizzazione dell'uomo secondo Ireneo. L'idea centrale di questo contributo è che la terza Persona si nasconde dietro o dentro le opere che realizza, assumendo nel pensiero del vescovo di Lione tratti profondamente relazionali. Egli non è mai in primo piano, ma rimanda sempre al Padre, al Figlio o all'uomo da Lui divinizzato e trasformato in gloria di Dio. L'impostazione è debitrice del riuscito studio di Bart Benats *Il ritmo trinitario della verità, la teologia di Ireneo di Lione* (Città Nuova, Roma 2006). Unico punto non convincente è il riferimento alla concezione *kenotica* dello Spirito Santo tipica della teologia di Sergei Bulgakov (p. 31), che sembra difficile collegare al nascondimento dello Spirito nella Sua opera secondo la concezione di Ireneo.

Con Janet Rutherford, corrispondente irlandese dell'*Association Internationale d'Études Patristiques*, l'analisi si sposta all'ambito alessandrino, evidenziandone l'elemento platonico. Nell'articolo, intitolato "The Alexandrian Spirit: Clement and Origen in Context", si sottolinea la forza di questa tradizione e la sua importanza anche per il pensiero contemporaneo.

Prezioso è il contributo "The Holy Spirit as the 'Undiminished Giver': Didymus the Blind's *De spiritu sancto* and the Development of Nicene Pneumatology", offerto da Lewis Ayres, dell'università di Durham, dedicato alla concezione dello Spirito come datore divino di un dono che non si perde nell'atto stesso del donare. Questa dottrina, in evidente contrasto con la concezione *kenotica* poc'anzi citata, caratterizza, da Filone in poi, passando per il contributo fondamentale di Didimo nel suo *De Spiritu Sancto*, lo sviluppo della pneumatologia pronicena dalla seconda metà del secolo IV fino al V inoltrato. In particolare lo studio suggerisce che il ricorso di Atanasio e Didimo a questa dottrina sia stata la fonte del suo influsso sul pensiero cappadoce, in particolare nell'opera di Basilio.

Altro notevole contributo è "Cyril of Jerusalem on the Holy Spirit" di Juliette Day (Blackfriars Hall, Oxford, e Sarum College, Salisbury). La pneumatologia di Cirillo non è in genere ritenuta molto originale, ma l'autrice ne mostra l'interesse a partire soprattutto dalla dimensione liturgica. Uno degli elementi più interessanti presenti nello studio è il suggerimento che nelle Catechesi di Cirillo si possa riscontrare traccia di una



versione dell'eresia pneumatomaca anteriore a quella conosciuta da Atanasio (pp. 80-82).

Thomas O'Loughlin, professore di "Historical Theology" dell'università di Nottingham, ha analizzato il ruolo dello Spirito Santo nella formazione dei Vangeli secondo Agostino. Il contributo si basa sullo studio di un'opera poco analizzata dell'ipponate, il *De consensu evangelistarum*, evidenziando l'eco della tradizione retorica forense nell'argomentazione apologetica in risposta alla critica di Porfirio. Questa era la preoccupazione fondamentale di Agostino, piuttosto che l'elaborazione di una dottrina pneumatologica coerente sull'ispirazione. Tuttavia lo scritto è fonte di notevoli informazioni sulla teologia occidentale dello Spirito Santo ed ebbe un profondo influsso nel medioevo e anche nelle epoche successive.

Pregevole è, poi, l'intervento di Finbarr G. Clancy, professore di teologia e rettore dell'Ateneo Pontificio del Milltown Institute of Theology and Philosophy di Dublino. Ha per oggetto il rapporto tra lo Spirito Santo, la Trinità e l'Eucaristia nel II libro *Ad Monimum* di Fulgenzio di Ruspe. Questo Padre della Chiesa, poco noto ma dalla ricca dottrina, tanto da essere conosciuto come *Augustinus abbreviatus*, dimostra in questa opera la sua abilità di esegeta, liturgista e teologo, rispondendo a due domande: a chi è offerto dalla Chiesa il sacrificio eucaristico? E perché si invoca lo Spirito Santo nella consacrazione? Le soluzioni sono impregnate di un profondo senso ecclesiale ispirato a una sviluppata comprensione della dimensione trinitaria e del rapporto tra Dio e il mondo. Per questo, l'autentica spiritualità trinitaria di Fulgenzio lo porta a definire la Chiesa *Templum Trinitatis*, mostrando come il sacrificio eucaristico è offerto a tutta la Trinità. Così l'epiclesi è interpretata come supplica del dono della grazia per preservare la *caritatis unitas* della Chiesa. Si comprende perché la dottrina di questo Padre si è rivelata particolarmente utile nel dialogo ecumenico tra la Chiesa cattolica e le Chiese ortodosse, in concreto per il *Munich Statement* del 1982.

Non è facile trovare nelle presentazioni della pneumatologia patristica studi sul mondo siriano, il cui contributo appare invece sempre più rilevante. Per questo si rivela prezioso lo studio di Serafim Seppälä, monaco ortodosso e professore di patristica ortodossa presso l'università di Joensuu (Finlandia), dedicato allo Spirito Santo in Isacco di Ninive e nella mistica sirio-orientale. La dinamica della concezione dell'azione dello Spirito in questa tradizione è ben tracciata, fino a mostrare il ruolo della dimensione escatologica nella vita ascetica e la presenza del modo di vita futuro nel presente del cristiano. Questi non è chiamato a fuggire necessariamente dal mondo nell'attesa delle realtà ultime, ma piuttosto può già parteciparne in questo mondo.

Il volume è corredato da tre ulteriori contributi: Andreas Andreopoulos (University of Wales) ha studiato lo Spirito Santo nel contesto dell'ecclesiologia di Fozio; Gregory Collins (Glenstal Abbey) ha presentato la posizione sul *Filioque* di Karl Barth, Vladimir Lossky e Sergei Bulgakov; e Patrick Mullins O Carm (Milltown Institute of Theology and Philosophy) chiude il volume analizzando lo Spirito Santo e Maria come tipo della Chiesa in Ambrogio, insieme all'influsso di questa dottrina sul Concilio Vaticano II, in particolare nella redazione della *Lumen Gentium* (nn. 53 e 63).

Questi ultimi tre studi evidenziano ulteriormente il valore del libro per la teologia ecumenica. Si tratta dunque di un volume interessante per chi si occupa di pneumatologia o di patristica, ma che offre notevoli spunti anche a chi è interessato ad altri ambiti della teologia, come l'ecclesiologia, la liturgia o la teologia spirituale.